

LE PRÉCURSEUR

Mars-Avril
1967



*Paroles de S. S. Paul VI à des missionnaires,
prêtres, frères, religieuses, laïcs :*

“ ...puisse votre exemple se faire entraînant. L'Eglise a tant besoin aujourd'hui d'âmes généreuses comme les vôtres, capables de tout sacrifier pour l'unique nécessaire, et de tout abandonner pour faire partager le don de la foi. Dans ce monde inquiet et angoissé qui est le nôtre, votre témoignage a valeur d'exemple: vous êtes des artisans d'unité, vous êtes des porteurs d'espérance, vous êtes des messagers de salut. Et vous montrez généreusement que l'Eglise ne connaît de barrières, ni de continent, ni de culture, ni de race, mais que l'amour de Dieu transcende tout, et qu'il a une seule et unique ambition: se communiquer. ”

NOTRE COUVERTURE :

Jeune fille de la région du Lac Atitlan, au Guatemala, transportant de l'eau à la manière d'autrefois. Photo Stein, Guatemala Ciudad

LE PRÉCURSEUR

2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal (26) Canada

Revue bimestrielle publiée par les Sœurs
Missionnaires de l'Immaculée-Conception
avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal.

NIHIL OBSTAT: M. l'abbé A. Cossette, p.m.é., 1^{er} novembre, 1966.

No 8
Mars - Avril 1967
Vol. XXIVe

SOMMAIRE

Appelés à une seule espérance	290
Le Pro-Nonce apostolique au Malawi	294
Un évêque au grand cœur <i>Son Exc. Mgr Albert F. Cousineau, c.s.c.</i>	295
La culture haïtienne et ses origines <i>Mlle Ghislaine Auguste</i>	302
Un brin d'histoire préincasique <i>Sr Françoise-de-Chantal, m.i.c.</i>	308
Grand concours d'abonnements	312
Un chemin de Croix au Cerro <i>Sr Céline Trudeau, m.i.c.</i>	314
Des paniers encore plus de paniers! <i>Blanca Luz Rodriguez</i>	317
Qui sont les enfants Suzuki? <i>Sr Marie-de-la-Rédemption, m.i.c.</i>	326
Les chevaliers de l'autel <i>Sr Marie-Pia, m.i.c.</i>	331
Thumbi <i>Sr Yvette Caron, m.i.c.</i>	333

Abonnement:	Par an	\$ 1.50
	2 ans	\$ 2.50
	4 ans	\$ 5.00
	A vie	\$30.00

Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier d'envoyer l'ancienne et la nouvelle.

APPELES A UNE SEULE ESPERANCE

Cet article a été préparé par le Centre Unité Chrétienne de Lyon et la Commission Foi et Constitution du Conseil Œcuménique des Eglises de Genève, et adapté par le Centre d'Œcuménisme de Montréal, 1444, rue Drummond. Le thème a été choisi en liaison avec celui du Pavillon chrétien de l'Expo 67.

La semaine de Prière Universelle des Chrétiens pour l'Unité Chrétienne nous rappelle que tous les baptisés, aujourd'hui séparés, sont appelés à l'unité. Cette semaine (18-25 janvier) n'est qu'un temps fort qui doit trouver un écho toute l'année, spécialement à certaines périodes liturgiques comme la Semaine Sainte, les jours compris entre l'Ascension et la Pentecôte, etc.

“ C'est l'espérance qui nous unit ”

C'est à l'espérance que Jésus a appelé ses disciples, et c'est un message d'espérance qu'il a confié à son Eglise. Nous tous, membres de son Eglise, nous devons être prêts à rendre raison de l'espérance qui est en nous (I Pierre 3, 15). En sommes-nous capables ?

Le jour de Pâques, deux disciples déçus dans leurs espoirs étaient en route vers Emmaüs. « Nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël (Luc 24, 21) et lui donnerait son indépendance politique », disaient-ils à l'inconnu qui marchait avec eux. Leurs anciens espoirs avaient fait place à la déception parce qu'ils ne pouvaient pas attendre et que « leurs yeux étaient privés du pouvoir de le reconnaître ».

L'histoire de Dieu avec son peuple, telle qu'elle est racontée dans l'Ancien Testament et le Nouveau et aussi l'histoire de l'Eglise jusqu'à nos jours, sont sans cesse remplies d'espoirs déçus. Les conséquences s'en font clairement sentir dans l'Eglise du Québec comme d'ailleurs dans notre propre foi :

ce sont souvent l'indifférence, l'incrédulité et même le désespoir qui nous accablent. Et à cause de cela, il nous arrive de renoncer à l'avenir; alors nous oublions que Dieu est « le Dieu de l'espérance » (Rom. 15, 13).

Les deux disciples sur le chemin d'Emmaüs ne restèrent pas longtemps sur leur déception. Jésus lui-même leur expliqua certains passages des Ecritures et leur ouvrit les yeux. Ils reconnurent le Seigneur ressuscité et crurent à l'avenir qu'il leur ouvrirait.

La présence du Pavillon chrétien à l'Exposition internationale et universelle qui se tiendra à Montréal en 1967, aura pour but de rappeler à l'homme contemporain que le Christ continue de vivre sur la « Terre des Hommes » et qu'il est aussi près de nous qu'il l'était auprès des disciples d'Emmaüs. Croire en sa présence est une source d'espérance.

Cette espérance, elle est vivante

Depuis la résurrection du Christ, il y a une espérance vivante (I Pierre, 1, 3-9) et vivre de cette espérance, c'est renaître. Personne ne peut être la cause de sa propre naissance naturelle; ainsi en est-il de la nouvelle naissance: elle est un don de Dieu. Par sa résurrection, le Christ nous ouvre le chemin de l'avenir et il nous y conduit. Et c'est en faisant route ensemble sur ce chemin tracé par le Christ que nous nous unissons davantage les uns aux autres, car à mesure que notre foi grandit, nous approfondissons notre union.



Photo historique prise en décembre 1964, lors de la déclaration commune des représentants officiels des sept premières confessions qui se sont unies pour bâtir ensemble le pavillon chrétien, témoignage vivant de charité fraternelle à la face du monde.

Photo Pavillon chrétien

La pleine signification de cette espérance vivante n'apparaîtra qu'au dernier jour. Les temps présents sont souvent dominés par l'affliction et la souffrance. Chaque chrétien et chaque Eglise doit supporter la contradiction entre l'espérance et son expérience présente: cependant, l'espérance vivante est plus forte que le danger présent. Elle unit ceux qui souffrent et leur permet de voir dans leurs tribulations des épreuves imposées à leur foi. C'est pourquoi les chrétiens reçoivent un réconfort qu'ils apportent aussi aux autres. Par la consolation que les chrétiens se donnent les uns aux autres, Dieu crée entre eux un solide lien d'unité (II Cor. 1, 3-7). Dieu répond aussi à l'attente des chrétiens en accomplissant ses promesses à travers les siècles. Mais les chrétiens n'espèrent pas seulement pour eux-mêmes; le plan de Dieu pour son peuple comprend le salut du monde entier.

Le Pavillon chrétien à l'Expo 67 rappellera à chaque visiteur qu'il fait partie intégrante de la société moderne et que les grandes réalisations de notre époque ne peuvent faire oublier les problèmes sans solutions ni les souffrances sans soulagement. Le message du Christ apparaîtra alors comme une réalité et un espoir accessible à tous les hommes.

Tous les peuples de la terre sont bénis

Déjà Dieu, en demandant à Abraham de mettre tout son espoir en Lui, lui fait une promesse. Et Dieu nous montre que cette promesse s'adresse à tous les peuples (Gen. 12, 1-3). En choisissant Moïse (Ex. 3), Dieu se présente comme le maître du passé et de l'avenir: il est le Dieu des Pères et il sera aussi présent dans l'avenir. Il réalise les espoirs du peuple et en même temps il donne de nouvelles tâches: « Vous serez pour moi un peuple saint » (Ex. 19). Une telle sainteté ne concerne pas seulement le peuple élu, mais elle a aussi des conséquences pour les autres peuples.

Les promesses de Dieu et les espérances de son peuple ne sont pas uniquement orientées vers le dernier jour. Il arrive souvent que Dieu intervienne directement. Mais nous découvrons sans cesse un plus vaste horizon.

Ainsi Dieu parle d'une alliance éternelle (Jér. 32, 40; Is. 61, 8) qui aura ses conséquences pour toutes les nations. Il faut donc garder les yeux fixés sur le jour de Dieu et espérer sa venue, même si aujourd'hui ceux-là mêmes qui révèlent Dieu sont

tentés par le désespoir (Mal. 3, 13-20). Même si le serviteur de Dieu semble travailler en vain et consumer sa force inutilement (Is. 49) Dieu confirme et accroît la mission qu'il lui a confiée: il fera aussi de lui la lumière des nations (Is. 49, 6). Le serviteur reste fidèle à sa vocation contre toutes les apparences. Son espérance, comme celle de tous les croyants de l'Ancien Testament, jaillit de l'unique source qu'est le temple de Dieu (Ez. 47, 1-12). A cette source, est puisée l'espérance qui se répand dans le monde entier.

Il se peut qu'à l'Expo 67 plusieurs visiteurs passent outre le Pavillon chrétien... mais son message évangélique n'en demeurera pas moins valide. De même que pour la présence de Dieu dans l'Ancien Testament et la présence de Jésus-Christ dans

le Nouveau, c'est avec un esprit inquisiteur et un cœur ouvert qu'on découvre la vérité chrétienne et qu'on en saisit toute la portée.

C'est Dieu qui nous envoie

Se détachant sur cet arrière-plan de l'Ancien Testament, le fait que Jésus-Christ envoie ses disciples acquiert une signification particulière. Or nous aussi, il nous envoie dans le monde avec des ordres clairs et il nous donne l'autorité et l'endurance nécessaires pour accomplir ce travail (Luc, 10, 19). C'est pourquoi les chrétiens ne peuvent ni fuir ce monde, ni se résigner à ses imperfections. L'Eglise est le lieu où l'espérance peut devenir réalité et c'est à travers l'Eglise que les extrémités de la terre verront la victoire de Dieu (Ps. 98, 3). Pour

Vue en plongée de la maquette du pavillon chrétien.

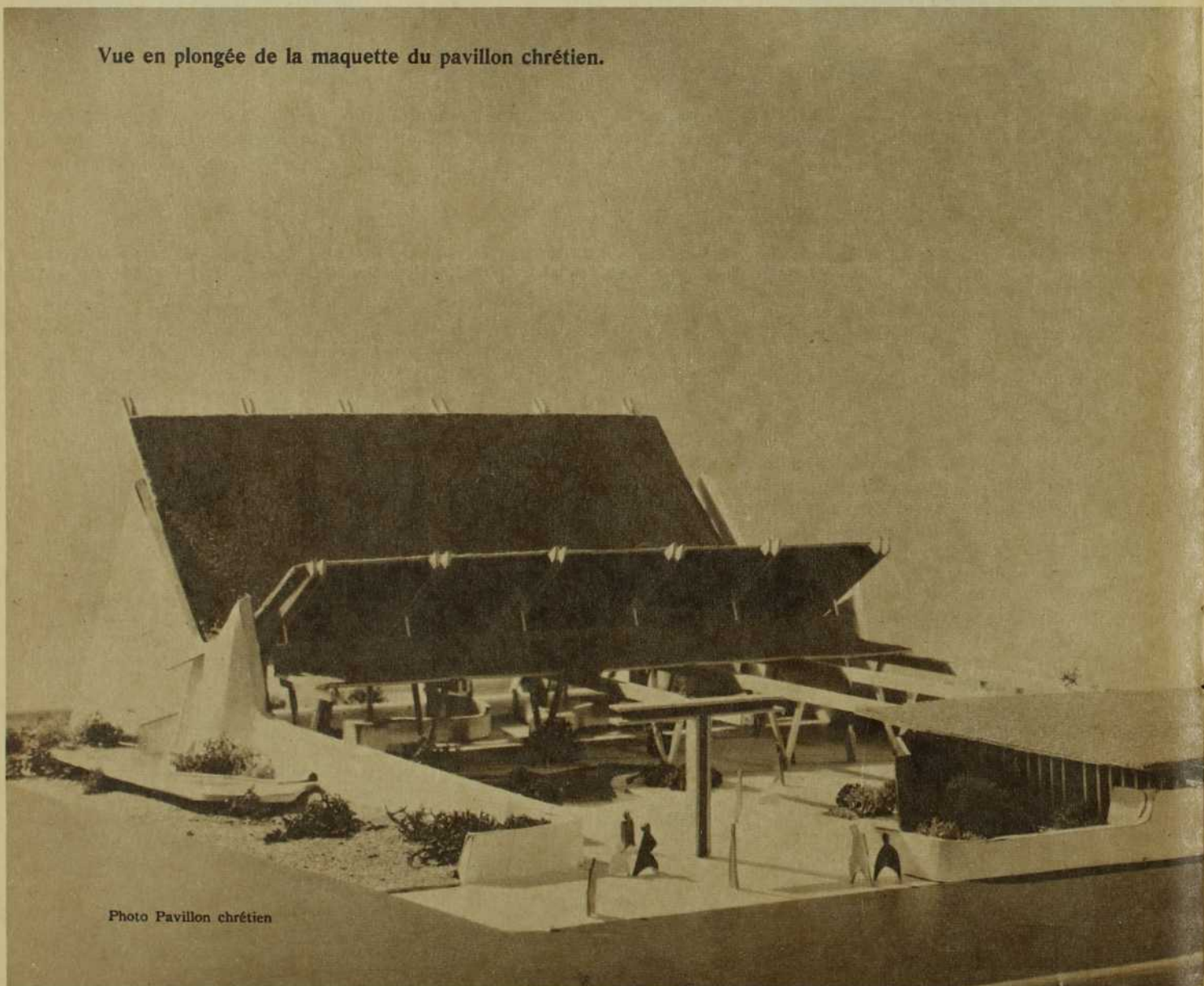


Photo Pavillon chrétien

cela, le témoignage commun de tous les chrétiens est indispensable.

Enfin, ceux que Dieu a appelés à une seule espérance savent qu'avec le monde entier ils attendent ardemment la manifestation de la gloire de Dieu. L'œuvre de la rédemption ne s'adresse pas à la seule humanité, mais à la création tout entière. « Car c'est en espérance que nous sommes sauvés » (Rom. 8, 24). L'espérance chrétienne n'est pas tournée uniquement vers l'avenir immédiat, mais aussi vers l'ultime consommation, lorsque la mission de l'Eglise sera totalement accomplie.

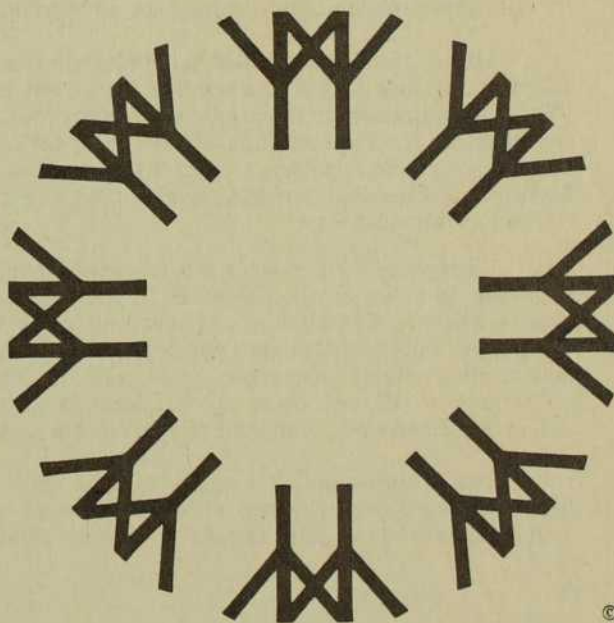
Le message d'une conférence œcuménique se terminait par ces mots: « Nous ne savons pas *ce qui* viendra, mais nous savons *qui* vient à nous.

C'est celui qui nous accueille chaque jour et nous accueillera au dernier jour: Jésus-Christ, notre Seigneur. Voilà pourquoi nous vous disons: Soyez joyeux dans l'espérance! »

La présence du Pavillon chrétien sur la « Terre des Hommes » constitue un geste prophétique. Il démontrera que les chrétiens de diverses confessions, en dépit de leurs divisions, sont capables de s'unir dans un acte de foi et d'amour pour présenter à l'humanité un commun témoignage d'espérance. Tout chrétien sincère regrette les présentes divisions et aspire à une réconciliation toujours plus parfaite. Cette recherche de l'unité dans la charité et la vérité n'est-elle pas voulue par Dieu? N'est-elle pas la principale source d'espérance pour l'homme contemporain?

L'emblème s'inspire du symbole antique et universel de l'homme en prière, une ligne verticale flanquée de deux bras levés vers le ciel. Deux symboles jumelés évoquent l'amitié et l'entraide. Agencés en un cercle qui représente la Terre, ils expriment le thème "Terre des hommes".

Emblème officiel de l'Exposition universelle et internationale de 1967.



LE PRO-NONCE APOSTOLIQUE AU MALAWI

Le Président de la République, docteur Hasting Kamuzu Banda, a reçu le 11 août 1966 le Pro-Nonce apostolique au Malawi, Mgr Alfredo Poledrini. C'est au « Government Lodge » que l'envoyé du Saint-Père a présenté ses Lettres de Créance. L'Evêque auxiliaire de Blantyre, le Vicaire Général de l'Archidiocèse et le Secrétaire Général de la Conférence Episcopale accompagnaient Mgr Poledrini.

Voici en quels termes le nouveau dignitaire apostolique s'est adressé au Président :

« J'ai le grand honneur de présenter à Votre Excellence les lettres par lesquelles le Saint-Père a tenu à m'accréditer comme Pro-Nonce apostolique au Malawi.

« En m'honorant de cette haute mission, le Souverain Pontife m'a confié la charge très spéciale de rendre plus étroites les relations entre le Saint-Siège et le Gouvernement de ce pays. »

Une telle mission montre, d'une part l'importance que le Saint-Siège attache aux relations officielles qu'il veut avoir avec la République du Malawi, et d'autre part la place que le Saint-Siège occupe dans les affaires internationales.

Mgr Poledrini a ensuite fait remarquer que le Malawi est encore jeune comme nation indépendante, et par le fait même déploie dans ses progrès et son développement l'énergie et la vitalité propres à la jeunesse. A n'en pas douter, les nobles qualités de ce peuple, son profond désir de liberté et d'indépendance rendront cette nouvelle République capable, avec l'aide du Très-Haut, de vaincre toutes les difficultés et de résoudre les multiples problèmes qui confrontent aujourd'hui toutes les nations petites ou grandes.

Le Pro-Nonce a enfin assuré le Président que l'Eglise Catholique au Malawi aidera la jeune République à édifier un solide avenir et à occuper dignement la place qui lui revient dans le concert des nations. Pour l'Eglise, une mission diplomatique se présente toujours comme une forme d'amour envers les peuples. Aussi compte-t-elle sur l'intérêt et la collaboration des chefs et de leur gouvernement. L'expression des vœux ardents du Saint-Père clôtura ce discours de circonstance : « Sa Sainteté Paul VI appelle sur Votre Excellence, Monsieur le Président, sur le Gouvernement et sur le très cher peuple du Malawi, des Bénédiction divines choisies et abondantes ».

La réponse du Président mit en relief l'œuvre accomplie par l'Eglise Catholique au Malawi ; il assura voir dans la présence au Malawi du représentant du Saint-Père l'indice de l'attention qu'accorde le Vatican à cette nouvelle République. « Nous apprécions vivement la haute qualité de l'aide apportée par l'Eglise Catholique dans la sphère de l'éducation au Malawi, a-t-il dit, et je suis heureux d'exprimer ma gratitude personnelle, celle du gouvernement et celle du peuple pour cette assistance si favorable au développement du Malawi. » Et c'est encore en se faisant le porte-parole des dirigeants et de la population du Malawi que le Docteur Banda prie le digne Prélat d'offrir à sa Sainteté Paul VI l'expression de ses vœux les plus sincères.

Dans l'après-midi et pendant les deux jours suivants, Mgr Poledrini a visité à Blantyre et en Zambie les ministres du gouvernement et les membres du corps diplomatique du Malawi. Et le dimanche, 14 août, il quittait le Malawi pour Lusaka, lieu de sa résidence habituelle.

Condensé de «The Southern Cross »

UN ÉVÊQUE AU GRAND COEUR

Avec la bienveillante autorisation de Son Excellence Monseigneur Albert F. Cousineau, c.s.c., évêque du Cap-Haïtien, LE PRÉCURSEUR reproduit quelques extraits tirés de l'oraison Funèbre qu'il a prononcée aux Cayes, le 10 août 1966, à l'occasion du décès de Son Excellence Monseigneur Louis Collignon, o.m.i. Les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception veulent rendre hommage à cet évêque au grand cœur qui les accueillit paternellement dans son diocèse des Cayes en 1943.



Le 28 juillet dernier, aux premières lueurs de la matinée, la radio nous apprenait que Son Excellence Monseigneur Louis Collignon, évêque des Cayes, avait succombé, la veille, à une crise cardiaque à Paris, dans une maison de sa Congrégation, la Procure des Pères Oblats de Marie Immaculée. Il était sur le chemin de retour d'une visite dans sa famille en Belgique.

La douloureuse nouvelle nous frappa au cœur et mit des larmes dans les yeux, aux Cayes, à la

capitale, au Cap-Haïtien, dans les cinq diocèses. Nouvelle tranchante comme un glaive, inattendue, sans être pour autant imprévue, car le vénéré disparu avait eu à subir déjà deux attaques majeures. Aux Cayes particulièrement, dans le clergé comme chez les religieux et les fidèles, un grand vide venait de se créer, on se trouvait dans la vallée des larmes.

Le diocèse perdait son père et son bienfaiteur, le pays tout entier se sentait atteint dans ses valeurs spirituelles, chères et précieuses.

Envoyé au peuple de Dieu

Le vénéré disparu s'achemina vers le diocèse des Cayes, à son insu sûrement, dès sa prime jeunesse, par une longue préparation, sous la direction divine.

Monseigneur Collignon est né à Suzy, en Belgique, au diocèse de Namur en 1904. Rentré dans la Congrégation des Pères Oblats de Marie Immaculée, à Lowell, Massachussets, aux Etats-Unis, dont il était citoyen depuis sa plus tendre enfance, il fut envoyé à Rome parfaire ses études théologiques. Sa première obédience fut de recueillir et copier les écrits du Fondateur, à la maison générale. Travail de patience et d'amour filial.

Dans la suite, Monseigneur devint le supérieur des maisons de formation à Lowell où il fut particulièrement apprécié.

C'est dans ce milieu d'élite que l'Eglise alla le chercher pour l'élever au poste d'évêque du diocèse des Cayes.

Le choix s'est avéré des plus heureux.

Jugeons-en à la lumière de l'enseignement du Concile.

Le Concile enseigne que « les évêques établis par l'Esprit-Saint, succèdent aux Apôtres comme pasteurs des âmes; ils ont été envoyés » au peuple de Dieu « pour assurer, en union avec le Souverain Pontife et sous son autorité, la pérennité de l'œuvre du Christ » (Décret *Christus Dominus*).

Le diocèse des Cayes est devenu, pour Monseigneur Collignon, ce peuple de Dieu, son peuple, à lui confié et il brûle de le connaître. Aussi, dès son arrivée, le 20 janvier 1943, aussitôt terminées les visites officielles d'usage, son premier souci, c'est de rencontrer ses prêtres et ses fidèles, chacun d'entre eux et de leur donner la main, d'ouvrir le dialogue avec eux.

Et commença la mémorable tournée à travers son immense diocèse, en voiture, à cheval ou à pied: « Tournée inoubliable, lui déclarait l'un de ses prêtres, lors de son 20ième anniversaire de consécration, et pour vous et pour votre clergé », car c'est là qu'est née plus qu'une mutuelle sympathie, une amitié réciproque des plus appréciables.

Envoyé au peuple de Dieu, Monseigneur Collignon fera la part de prédilection aux *pauvres*. S'il lui est malheureusement impossible de les atteindre tous, il s'occupera des plus délaissés, des infirmes, des malades, des vieillards.

La première Congrégation religieuse qu'il appellera du Canada, ce sera les Sœurs de l'Immaculée-Conception pour s'occuper de « la Charité-

s'il-vous-plait », qu'il s'empressait toujours de montrer à ses visiteurs, semant chez ces vieillards taquineries et rires joyeux. Ne sera-ce pas aussi l'une des dernières œuvres qu'il aura à relever des ruines du cyclone de 1964? Il en marquera la bénédiction par une belle fête familiale.

Envoyé au peuple de Dieu, c'est dans l'union avec ses prêtres, les frères et les sœurs, et leur amitié qu'il s'acquitte de sa noble mission.

Envoyé de Dieu près de ses Congrégations religieuses, auxiliaires de choix dans son diocèse. Envoyé de Dieu près de ses prêtres diocésains et religieux, « participant avec lui, selon les termes du Concile, à l'unique sacerdoce du Christ et l'exerçant avec lui..., coopérateurs prudents de l'Ordre Episcopal » (*Christus Dominus*, No. 28).

Oui, c'est bien ainsi que l'entend Monseigneur Collignon et il le déclare sans ambage, dans son allocution aux prêtres du diocèse à son arrivée aux Cayes: Il sera l'envoyé de Dieu dans cette portion de la chrétienté que le Saint-Père lui a confiée. Son unique ambition est de continuer l'œuvre de ses prédécesseurs, de marcher sur les traces de ces pionniers qui travaillent jusqu'à la limite de leurs forces.

Ces premiers traits de l'homme de Dieu que fut Monseigneur Collignon, si nous voulons en chercher l'explication, nous la trouvons dans sa piété filiale envers la Très Sainte Eucharistie et la Bienheureuse Vierge Marie, la Vierge Immaculée, la patronne de sa Congrégation.

Fidèle à sa devise: *In te, Maria, Confido* — Ma confiance, Marie, est en toi, — il saisit toute occasion de parler de la Bienheureuse Vierge Marie. En reconnaissance des secours accordés par elle, *Mater Ecclesiae*, après les désastres causés dans son diocèse par les cyclones, il organise les deux grands pèlerinages de 1954-1958: la visite de la statue de Marie dans chacune de ses paroisses. Et avec quel succès!

La grotte de Notre-Dame de Fatima dans le voisinage de sa cathédrale doit sa splendeur à sa dévotion mariale.

La consécration de sa cathédrale, après sa restauration, s'inspira de sa foi et de son amour envers l'Eucharistie.

Appel aux apôtres et à la charité chrétienne

A peine a-t-il pris en main la direction du diocèse, que l'on vit s'amener vers lui, à sa recherche



Les mémorables tournées de Mgr Collignon à travers son immense diocèse, qui les oubliera?





et à sa demande, une longue théorie de Congrégations religieuses: les Pères Oblats, les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, les Frères du Sacré-Cœur, les Sœurs de St-François-d'Assise, les Sœurs de Sainte-Anne, les Sœurs de la Charité de St-Louis, les Sœurs de la Charité de St-Hyacinthe et les Oblates Missionnaires de Marie Immaculée.

Ces forces apostoliques nouvelles prêteront main forte à celles qui sont déjà sur place: Sœurs de St-Joseph de Cluny, Sœurs de la Sagesse, Frères de l'Instruction Chrétienne. Avec elles, en toute fraternité évangélique, elles vont travailler à la cause sainte de l'Eglise.

Ces ouvriers apostoliques, s'ils sont venus prendre racine dans le diocèse, c'est parce qu'il les a cherchés, convaincus, amenés jusqu'à son champ d'apostolat.

Son appel était irrésistible: *Veni, sequere me*. La parole créait la conviction. Il n'y avait plus qu'à suivre l'infatigable apôtre, débordant de vitalité et de joie communicative.

Les laïcs aussi ont trouvé leur place de choix dans la pastorale de Monseigneur Collignon. L'Action Catholique s'organise de plus en plus; la Croisade Eucharistique s'affirme et se développe, de même que le Scoutisme. La Légion de Marie fait merveille ainsi que la Ligue du Sacré-Cœur, organisations que tout centre d'Oblats s'honore d'implanter dans son champ apostolique.

Aux Cayes, comme dans l'Eglise universelle, c'est bien l'heure des laïcs.

Physionomie morale

« Apôtre zélé, dévoué, totalement consacré aux responsabilités de sa charge, tel fut Monseigneur Collignon » nous disait au Cap, dans la conclusion de son oraison funèbre, S. Exc. Monseigneur Jan, notre vénéré et bien-aimé doyen dans l'épiscopat.

« Grand évêque », ajoutait-il, « grand homme, homme de Dieu. »

Homme de Dieu, il le fut par sa charité ardente, sa foi inébranlable, son zèle intrépide. C'est dans la souffrance qu'il a su en donner la preuve. Les



Les laïcs ont trouvé une place de choix dans la pastorale de Mgr Collignon.

épreuves en effet, ne lui ont pas manqué, tant dans l'administration interne de son diocèse que dans les événements qui sont venus fondre sur lui et sur son œuvre comme des éperviers voraces.

Les épreuves

Quatre cyclones, à intervalles presque réguliers, Hazel en 1954; Ella en 1958; Flora en 1963; Cléo en 1964, ont, tout à tour, déchiré comme par tranches, écrasé l'une après l'autre les œuvres vives du diocèse, détruit les maisons, fauché des vies humaines, semé la misère en tous sens et chez tous.

C'est 160 églises et chapelles qu'Hazel a détruites en une seule nuit: l'œuvre de vies de missionnaires qui s'étaient épuisés à les bâtir au prix de bien des privations et des sacrifices.

Ce soir-là, Monseigneur, inquiet, troublé, sans sommeil, les oreilles et les yeux ouverts à tous renseignements possibles, comme percevant les angoisses, les cris de douleur et les pleurs de ses collaborateurs, prêtres, religieux et fidèles plongés dans cette catastrophe apocalyptique, ne pouvait plus retenir ses larmes.

Comment ne pas penser au Christ pleurant sur les malheurs de Jérusalem?

Le mendiant de Dieu

Peu de temps après pourtant, séchées les larmes, et, enquête faite sur les dégâts, procurés les premiers secours essentiels aux victimes, son cœur gonflé de foi et d'espérance, il partait intéresser nos frères dans la foi, en Amérique ou au Canada, et, mendiant de Dieu, il tendait la main.

En plus de ces occasions extraordinaires, chaque année, trois mois durant, il ne manqua pas de se rendre à la rencontre de cette charité fraternelle se constituant « missionnaire itinérant ».

Les absences multipliées et prolongées étaient pénibles, certes, pour ceux qui étaient privés de leur pasteur et séparés de son action directe.

Eh! pourtant, combien interminables et épuisantes n'étaient-elles pas aussi, ces démarches du héraut de la charité. Malgré l'âge, les infirmités implacables et les humiliations inévitables à celui qui tend la main, fût-il évêque, chaque dimanche, pendant trois mois, Monseigneur prêchait à plusieurs messes, faisait la quête lui-même dans ces immenses églises américaines ou canadiennes, face à des visages connus dans la sympathie générale, certes, mais non pas sans rencontrer parfois des oppositions irraisonnées. De plus, durant la semaine,



Cathédrale des Cayes.

Vue de la ville après le passage d'un cyclone.



il lui fallait rendre des visites de bienséance et de gratitude, assister à des veillées interminables, demander, demander toujours du secours et de l'aide.

Ce programme de haute ascèse de la charité, Monseigneur Collignon se l'est imposé pendant les 24 ans passés en terre haïtienne; il l'a suivi par amour pour Dieu, l'Eglise et les âmes. Son zèle intrépide l'y entraînait. Il ne pouvait voir souffrir, sans tenter, par tous les moyens, même héroïques, d'apporter secours et consolations.

L'implantation de l'Eglise Haïtienne

L'un des grands mobiles directeurs de la vie épiscopale de Monseigneur Collignon, ce fut bien d'implanter l'Eglise d'Haïti, profondément, dans le sol du pays. Vocations haïtiennes, sacerdotales et religieuses, vocations de garçons et de filles sorties de cette terre de feu pour prendre un jour, les rênes de l'administration et de la direction de l'Eglise. Avec une fierté épanouie de joie, il aimait à nous présenter ses grands séminaristes, les siens, aussi nombreux à eux seuls, à un moment donné, que ceux des autres diocèses pris ensemble. C'était la relève rêvée, choyée, comblée, aimée par-dessus tout.

Par ces dispositions, Monseigneur Collignon rejoint les plus grands missionnaires de tous les pays, en même temps qu'il entre dans le mouvement de ses prédécesseurs aux Cayes, avec une aisance et un esprit d'unité admirable.

Cette facilité d'adaptation à sa tâche nouvelle, dans ce qu'elle avait de plus élevé, et maintenue au cours de sa vie dans les besognes les plus diverses, c'est un point que Son Excellence Monseigneur Jan a souligné dans son oraison funèbre. J'emprunte ses paroles, car elles expriment, au mieux, ma pensée sur notre cher et vénéré disparu. « Et voici le nouvel évêque à pied d'œuvre, a dit Mgr Jan, dans le chantier du Père de famille — pour le meilleur et pour le pire. »

« Mes frères, continue-t-il, admirons la merveille. Du premier coup Monseigneur Collignon met les pieds dans les pas de ses prédécesseurs. Conformisme traditionnel qui s'allie avec une initiative d'actualité respirée dans les pays de la liberté.

Véritable *aggiornamento* avant la lettre, avant Jean XXIII et le Concile Vatican II. »

Le salut de notre cœur

Acceptez, Monseigneur Collignon, que je vous présente, au nom de l'Eglise d'Haïti, avec l'expression de notre reconnaissance, nos hommages respectueux et notre profonde vénération.

Votre belle famille diocésaine vous pleure. Son âme est triste jusqu'à la mort. Elle a perdu son père bien-aimé et elle ne saurait s'en consoler.

Inconsolables aussi vos Congrégations religieuses, et vos prêtres et vos frères, les Oblats de Marie Immaculée, et les évêques, vos collègues. Vous nous aimiez tous et nous vous aimions, nous aussi, profondément. Votre large sourire, votre âme toute de bonté transparente sur vos traits, votre esprit de conciliation, en toute question controversée, même si vous saviez être intransigeant sur l'honneur, les droits de la vérité et de la justice, votre présence, en un mot, nous apportait paix et sécurité. Vous personnifiez pour nous, le bon pasteur, le cœur sur la main, oublieux de vos fatigues et de vos souffrances, toujours prêt à nous recevoir et à nous prendre sur vos épaules pour nous porter jusqu'au bout de la route.

Et voilà, cher Monseigneur, vous êtes parti brusquement, sans adieu. Votre départ nous a plongés dans une profonde solitude.

En soumission à la volonté de Dieu, nous nous inclinons et nous prions son infinie miséricorde de vous recevoir dans sa paix.

Mgr Collignon administre le sacrement de confirmation à deux infirmes de "La Charité-s'il-vous-plait".





“ La Charité-s'il-vous-plait ” une des œuvres de bienfaisance établie dans le diocèse des Cayes par Mgr Collignon.

Nous joignons à cette homélie une lettre du Révérend Père Armand Bédard, o.m.i., adressée aux amis des œuvres haïtiennes.

Chers Bienfaiteurs et Amis,

La nouvelle de la mort subite et inattendue de notre regretté Monseigneur Louis Collignon, o.m.i., à Paris, dans la soirée du 27 juillet, nous a tous laissés dans la consternation et la douleur. La Providence Divine a voulu que tous ses proches, parents, confrères, amis et diocésains puissent offrir le témoignage de leur sympathie et attachement à un être qui leur était cher et qui, lui-même, les avait aimés profondément. Monseigneur Collignon était l'ami de tous et il s'est donné et dépensé sans épargner aucune fatigue pour ceux qui réclamaient sa charité sous une forme ou une autre. Comme le Maître, son Modèle, il a passé en faisant le bien. Son souvenir demeurera ineffaçable.

Sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, patronne des missionnaires, a dit: « Je passerai mon ciel à faire du bien sur la terre ». Nous croyons que Monseigneur aussi de là-haut continue à exercer sa grande bonté, et sa large charité envers tous. Aux Cayes, à la Cathédrale où il repose parmi ceux qu'il a connus et aimés, on prie pour lui, sans doute, et . . . on le prie! Cette affluence auprès de son tombeau fut constatée particulièrement en octobre dernier alors qu'on demandait à Dieu d'éloigner de nous un cyclone dévastateur; prière qui s'est révélée efficace. Dieu soit loué et que Monseigneur soit remercié!

Pour perpétuer sa mémoire, nous voulons aider Monseigneur à continuer son apostolat de charité parmi ceux qu'il a aimés, surtout les pauvres et les indigents. Il a laissé des Œuvres nombreuses de bienfaisance qu'il avait établies dans son diocèse. Ces Œuvres continuent à fonctionner et demandent des secours pour les maintenir. Du haut du Ciel, Monseigneur continue à veiller sur elles. Aussi, en souvenir de l'amitié que nous lui avons portée nous voulons inaugurer un fonds de charité qu'on appellera « BISHOP COLLIGNON CHARITY FUND ».

Je me permets de lancer cet appel et je vous remercie au nom des pauvres du Diocèse des Cayes pour la réponse que vous y donnerez.

Armand Bédard, o.m.i.

LA CULTURE HAITIENNE ET



SES ORIGINES

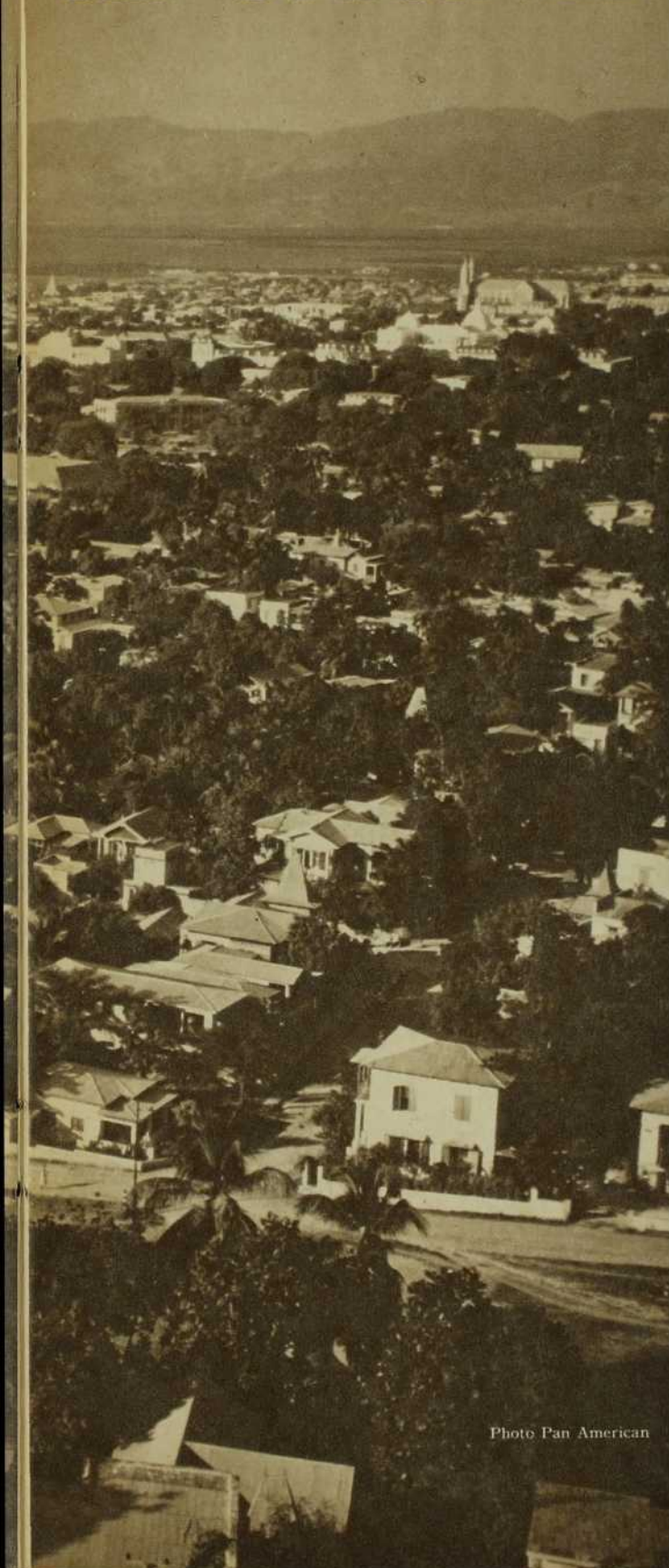


Photo Pan American

Existence d'une culture haïtienne

Il y a une vingtaine d'années environ, un grave débat s'est élevé dans notre monde intellectuel sur « la culture proprement haïtienne ». D'aucuns en nient l'existence ou la mettent en doute — ce qui est à peu près la même chose. D'autres, s'arc-boutant au sens populaire du terme pris au figuré et en ce qui concerne seulement le développement intellectuel d'un individu ou d'un groupe d'individus, ont délibérément confondu culture et formation intellectuelle pour nous attribuer une culture latine spécifiquement française.

Mais avant de développer les origines de la culture haïtienne, il serait juste de faire remarquer que si tant de personnes se sont heurtées, sans parvenir à s'entendre, au sujet du terme culture, c'est que le mot en lui-même présente des acceptions différentes. Nous allons essayer de dégager et d'expliquer les trois plus courantes.

Discussion de la notion de culture

Tout d'abord la plus usuelle, une acception agricole: culture du maïs, du café, de la canne à sucre. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'est pas question d'envisager le mot dans ce sens.

Dans sa signification traditionnelle le mot culture désigne l'idée d'un développement de l'individu qui, en s'instruisant, a enrichi sa personnalité, son sens critique et son jugement. C'est en ce sens que l'on a voulu faire de notre peuple un peuple de pure culture française. Telle est la thèse défendue par M. Dantès Bellegarde dans une conférence intitulée « Race et Culture ».

N'est-il pas vrai, clame-t-il, que nous sommes des Français de culture puisque un dixième de notre peuple parle une langue que ne désavoueraient ni Descartes ni Bossuet, et que les neuf autres dixièmes s'expriment en langage vieux normand saupoudré de picard, d'angevin et d'autres francismes. N'est-il pas vrai que nous ne sommes ni nègres ni blancs, mais quelque chose comme une

Vue aérienne de Port-au-Prince, capitale culturelle du pays.

entité encore mal connue, mal classée, puisque rien n'est plus décevant que ce concept de race, qu'il est aussi inexistant à ce qu'assure la science la plus récente et la plus informée du moins lorsque l'on veut appliquer ce concept au genre humain...

Par ailleurs ne sommes-nous pas des catholiques apostoliques et romains puisque nos constitutions le proclament depuis celle de 1933 et que le Concordat fait de nous une province ecclésiastique de Rome ?

Alors nous sommes un peuple de culture française catholique, apostolique et romaine. Par conséquent, il ne saurait y avoir de culture proprement haïtienne.

Il faut cependant indiquer que l'usage de ce mot, comme le fait M. Bellegarde, a une acception que nous ne retenons pas aujourd'hui.

A la lumière de l'ethnographie et de l'anthropologie essayons de trouver une signification plus acceptable. Dans son magistral ouvrage *Building of Cultures*, Roland Dixon nous en fournit une :

Le terme de culture, dit-il, est employé par les anthropologues, les sociologues et autres comme une désignation de la totalité de productions et des activités d'un peuple dans l'ordre social et religieux, coutumes et croyances. C'est ce que nous avons l'habitude d'appeler leur civilisation, quand il s'agit des peuples les plus avancés. Nous parlons d'une civilisation égyptienne, quand nous regardons ce peuple et nous-mêmes comme civilisés en contraste avec la masse des incivilisés. Mais en réalité ces derniers ont leur propre culture, leur civilisation aussi définie, aussi caractéristique que celle de leurs parents les plus favorisés. La culture de tout peuple englobe la somme de ses activités, coutumes et croyances.

Et toutes ces choses sont comprises en trois catégories physique, sociale et religieuse, ajoute M. Dixon. Culture est donc synonyme de civilisation; elle englobe tous les phénomènes sociaux de nature transmissible présentant un caractère religieux, moral, esthétique, technique et scientifique, et commun à toutes les parties d'une vaste société.

Contenu de la culture haïtienne

Dans ce sens on peut parler de culture haïtienne; elle englobe l'ensemble des croyances, superstitions, légendes, contes, chansons, danses, devinettes, coutumes sur lesquels s'appuie la vie du peuple. Cette culture n'est pas statique: elle change avec le temps

qui modifie tout. Par culture haïtienne il faut entendre l'état intellectuel et physiologique non de l'élite, car l'élite est internationale. Les élites de tous les pays du monde ont les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes désirs; elles s'habillent, mangent, réagissent de la même façon au contact de la vie. Par culture haïtienne, disons-nous, il faut entendre les croyances et le comportement général des masses de la classe intermédiaire et de l'arrière-pays. Cette masse qui représente les 90% de notre population se caractérise par des mœurs très simples, une vie fruste marquée par la misère, une âme religieuse marquée par la pratique du vodou et par les craintes sociales ou phobies: peur de la nuit, peur de la solitude, peur des eaux, peur de manger et de boire chez les autres, peur des loups-garous, peur des assassins et peur des empoisonnements, enfin par l'animisme qui voit et loge des esprits partout dans les pierres, les arbres, les eaux, les grottes, et qui les considère comme de bons ou de mauvais esprits qu'il faut se concilier. Tout cela constitue le fond de la culture haïtienne. Mais venons au but.

Origines de la culture haïtienne. Apports ethniques d'autres civilisations.

Le mot culture implique des éléments spirituels et matériels indissolublement liés. Mais ces éléments spirituels et matériels d'où viennent-ils ?

Puisqu'aucune culture ne se forme ni n'évolue en vase clos, sur quelle base s'est fondée la culture haïtienne? Dans quelles civilisations a-t-elle puisé ses éléments constitutifs? Une étude des traditions des quatre-cinquièmes de notre peuple nous montre qu'elles ont été formées de tous les avatars de notre vie aventureuse. L'Indien lui a légué quelque chose de son âme et de son art. L'Afrique lui a donné l'armature de ses croyances et de ses superstitions étoffées de l'animisme universel. La France lui a légué le moule de quelques-uns de ses contes et le mode d'expression. Ce qui permet donc de distinguer trois apports principaux. Ici, Indiens, Européens et Africains se sont succédés et ont laissé leurs traces.

Apports indiens

L'apport indien est sans conteste le plus mince. Il se réduit à quelques mots du langage tels que *coui*, *cassave*, *lambi*, *calébasse*; à un reste de technique de fabrication: pirogue, vannerie, construction de maison; et à un certain fatalisme: contre les choses qui relèvent un peu des forces de la nature, le peuple haïtien se résigne: *Bon Diè Bon, Si Bon Diè vlé*. Il s'y habitue et cherche à en tirer le meilleur parti possible.

Apports européens

Les Européens qui ont colonisé l'île ont laissé leurs empreintes sur la culture, sur presque tous les plans de la vie haïtienne. L'Anglais et l'Espagnol ont laissé quelques mots de leur langue dans notre créole. Les contours des catégories sociales

haïtiennes reflètent à peu de chose près les structures des sociétés occidentales dans son aspect de classe. Nos codes sont, dans l'ensemble, des décalques des codes français ayant été adaptés au visage réel du pays. La France, qui pendant plus de trois siècles a exercé une mainmise sur l'île, nous a laissé des méthodes d'acquisition intellectuelle. Le mode de

La France nous a laissé des méthodes d'acquisition intellectuelle.



formation intellectuelle de notre classe dirigeante trahit l'imprégnation de la langue et des idées dont la langue est le véhicule. Par là elle exerce une très grande influence sur notre littérature dont certains disent qu'elle n'est qu'un simple décalque de la littérature française. En effet, toutes les écoles littéraires de France: Romantisme, Parnasse, Symbolisme, Naturalisme, Réalisme, etc. ont eu leurs répercussions en Haïti. Tous nos écrivains suivaient le mouvement littéraire européen. Ce n'est que récemment que nos auteurs, voulant apporter un cachet plus original à leurs œuvres, se sont tournés vers l'Afrique d'où sont venus nos ancêtres et qui nous a encore plus marqués.

Apports africains

Le fond de l'Haïtien peut être caractérisé par le goût de vivre, le rire joyeux des paysans, les chants des travailleurs dans les *coumbites*, les *ramponos*, le vodou, le chant dans les églises, les processions des jours de fête, la bonne conversation, les « blagues » les « audiences populaires ». Tout ça nous vient de l'Afrique. La conception de la vie que se font les noirs est, malgré leur malheur passé, très optimiste et ce trait contrebalance le fatalisme hérité des Indiens. De plus, doués d'un extraordinaire esprit d'adaptation, ils se font très vite à une situation nouvelle. Pour eux tout est vie. Dans les forces qui les dépassent ils puisent leur joie et leur sûreté. Le peuple haïtien croit en un Dieu tout-puissant dont il glorifie la bonté infailible. Quand il dit: « *Bon Dié Bon* », c'est la concrétisation de sa foi en celui en qui il reconnaît le dispensateur de toutes choses et le maître suprême du destin. Mais est-ce que la bonté de Dieu empêche le mal? N'y aurait-il pas des êtres invisibles dont le monde est peuplé et qui engendrent la maladie, la mort et les autres catastrophes? Autrefois en Afrique occidentale, selon Price Mars, la dualité de cette conception faisait partie essentielle de cet animisme dont la religion du Dahomey constitue le prototype. Il va de soi que l'organisation religieuse tout entière du Dahomey ne se retrouve pas en Haïti. L'Africain, à son débarquement, était immédiatement baptisé, et la pression légale l'amena à faire état de la nouvelle religion. Alors commença chez lui le phénomène de mimétisme des croyances par juxtaposition d'abord, puis par interpénétration; ainsi s'est réalisé un autre phénomène fatal: le syncrétisme des croyances. C'est ainsi qu'apparut le vodou haïtien. Du vodou dérive aussi notre amour de la danse. A l'origine, danse sacrée génératrice d'extase, cette danse exige une agilité des membres, une souplesse du corps, une pétulance de tout l'organisme qui tourbillonne sur le rythme qui règne en maître sur notre sol.

Nos contes sont aussi inspirés de l'Afrique. A peu de détails près on se raconte au Soudan et en Algérie les mêmes aventures de Bouqui et de Malice que dans nos campagnes. Les proverbes qui émaillent les conversations sont pour la plupart des traductions des proverbes africains.

Le rythme règne en maître sur notre sol.





Nos contes sont aussi inspirés de l'Afrique.

La vie économique du paysan ne diffère pas essentiellement de celle de ses ancêtres africains. Comme eux il déchire ses terres à la houe; comme eux il s'organise en société pour travailler. Les plantes qu'il consomme sont, dans une large mesure, originaires d'Afrique. Les cases du paysan haïtien offrent une parfaite identité avec celles de son cousin dahoméen. Mêmes habitudes sociales avec prédominance de l'homme et subordination de la femme. Les linguistes qui ont analysé le créole haïtien y ont retrouvé des structures grammaticales qui, sans aucun doute possible, sont originaires d'Afrique.

Conclusion

Sur un fond aborigène en désintégration, il n'est pas résulté de la rencontre des civilisations

africaine et européenne une substitution de l'une à l'autre, mais une interpénétration. L'imagination créatrice du noir, son goût du rythme, son sens du lyrisme ont coloré la chanson, cadencé les bouts rimés, enjolivé les légendes, en fin de compte édifié une culture haïtienne. Contes, légendes, devinettes, chansons, proverbes, croyances, bien qu'originaires de l'une ou l'autre source, ont été pétris dans le cœur chaud et dans l'âme collective du peuple haïtien. Ils expriment nos rêves et nos espérances, nos haines et nos souffrances. Ils constituent, comme le dit Price Mars, les matériaux de notre unité spirituelle.

Ghislaine Auguste

BOLIVIE

UN BRIN D'HISTOIRE PREINCASIQUE



Photo Canadien Pacifique

Rien de plus normal pour une missionnaire que de scruter le passé du peuple qui l'accueille. Je veux le faire avec vous croyant ainsi susciter l'intérêt et peut-être inspirer aux cœurs généreux le désir de se dépenser à la cause de l'Eglise en Amérique Latine.

Les lignes qui suivent n'évoquent que quelques épisodes très brefs de l'histoire préincasique de la Bolivie. Pourquoi cette période? Eblouis par l'organisation sociale et les réalisations techniques de l'empire incasique, les conquérants espagnols en attribuèrent le mérite aux seuls Incas. Mais en fait les nombreuses civilisations antérieures avaient servi de tremplin à ces derniers. Il apparaît bien que l'histoire réelle de la Bolivie se présente plus variée et plus ancienne que le prétendaient certains historiens.

Premiers habitants du territoire

Comment le continent américain s'est-il peuplé? Si tout le monde se dit d'accord pour admettre le peuplement de l'Amérique par immigration, les opinions n'en sont pas moins divisées quant à l'origine des immigrants.

Parmi les multiples hypothèses formulées, certaines ont été abandonnées, d'autres subsistent avec plus ou moins de valeur. Nous signalerons les plus populaires.

A une lointaine époque, paraît-il, aurait existé dans les Amériques une culture archaïque plus ou moins homogène, antérieure à toutes les grandes cultures connues aujourd'hui. Parfois on croit que l'Américain est d'origine hébraïque et que les descendants de Sem, fils de Noé, auraient été les colonisateurs de l'hémisphère occidental. Les théories de l'homme américain autochtone plaçant dans la pampa argentine le berceau des primates et de l'humanité ont été rejetées depuis longtemps.

Parallèlement aux anthropologues, les linguistes ont participé aux recherches sur le peuplement de l'Amérique. Des concordances structurales ont été constatées entre certaines langues nord-asiatiques et américaines. Par contre des ressemblances lexicales ont amené certains linguistes à conclure à une interpénétration des langues américaines d'une part et du malayo-polynésien et de l'australien de l'autre. En un mot, l'accord est loin d'être fait.

La race

Parmi les groupes ethniques qui formaient la population des régions andines nous distinguerons les Aymaras et les Quichuas.

Les Aymaras, selon toute évidence, fondèrent l'empire de Tiahuanaco, antérieur à celui des Incas.

Leurs lois procédaient de vieilles traditions et coutumes; les anciens de la tribu servaient de conseillers aux *mallcus* représentant les chefs supérieurs et les juges. Essentiellement agriculteurs et pasteurs, ils connaissaient l'emploi et le commerce de quelques métaux.

L'archéologie a mis en relief l'apport spirituel de ce peuple. Les Aymaras croyaient à un Etre suprême, tout-puissant et invisible; ils adoraient les manifestations matérielles de son pouvoir: le rayon de soleil, le tonnerre, la neige, etc. Pour eux la vie de l'au-delà était conçue comme un prolongement de l'existence terrestre. Les précautions relatives à l'enterrement et au maintien de la forme corporelle en témoignent.

La langue aymara considérée comme une des plus riches et des plus complètes est, selon d'Orbigny, une « langue élégante et poétique » mais une des plus dures du monde.

Les Aymaras et les Quichuas présentaient des traits communs: leur teint brun olivâtre, leurs dents très blanches, leur chevelure noire, leurs yeux noirs et légèrement bridés. Les premiers se caractérisaient par leur taille supérieure, le crâne haut et étroit, le visage long et anguleux.

Plus pacifiques de caractère que les Aymaras, les Quichuas différaient d'eux au physique par leur petite taille, leur visage arrondi, des traits moins accentués et le crâne étroit, peu allongé. Les Quichuas parlaient une langue plus musicale et plus souple.

Alors qu'on ignore presque tout de l'histoire des Aymaras, nous sommes renseignés au moins sur les derniers temps de celle des Quichuas. De beaucoup les plus nombreux, ils formèrent la masse des sujets de l'empire Inca.

Civilisations préincasiques

Pour compléter le cadre des antécédents qui ont donné naissance à la nation bolivienne, il importe d'examiner aussi le milieu culturel dans lequel se sont rencontrés les groupes humains qui peuplaient le territoire avant la domination des Incas.

Il serait certes plus agréable de pouvoir renouer le dialogue avec l'homme primitif, du moins à l'aide de documents établis par lui. Nous ne bénéficions pas, hélas! de telles facilités pour évoquer l'existence des Indiens de cette époque, car l'écriture n'existait pas encore. Nous devons nous borner à interroger les archéologues, les folkloristes et les chroniqueurs.

Tout paraît indiquer que le gigantesque Empire Aymara s'étendait sur tout le plateau interandin à une époque indéterminée. Les deux seuls témoignages de la grandeur de cet Etat sont les ruines de Tiahuanaco au bord du lac Titicaca, dont le joyau reste la Porte du Soleil reproduite dans tous les ouvrages relatifs à ce pays, et la langue aymara encore parlée dans une partie de la Bolivie. Mais les pierres et les mots ont gardé le secret de leur origine.

Forcés d'accepter la domination des Quichuas, les Aymaras se soumirent, plus tard, sans résistance aux Espagnols.

Une ombre moins épaisse règne sur les Quichuas, ce peuple américain de race andine, qui a fondé sur les hauts-plateaux de la Bolivie le célèbre empire des Incas. Leur héros civilisateur, Viracocha, avait pour base de sa vie politique et sociale des familles groupées en décuries et en centuries. Intelligents et industriels, les Quichuas avaient atteint, avant l'arrivée de Pizarre, un remarquable degré de civilisation; ils érigeaient des temples et des palais, souvent ornés de sculptures, dont de belles ruines subsistent encore. Comme les Aymaras ils rendaient un culte au soleil.

Reconnu comme agriculteur et pasteur, le groupe Aymara-Quichua occupe actuellement la moitié du territoire bolivien. L'Indien ethniquement pur est très rare, aussi ne peut-on pas compter comme « race bolivienne » l'élément autochtone à cause du métissage si répandu depuis la colonisation espagnole.

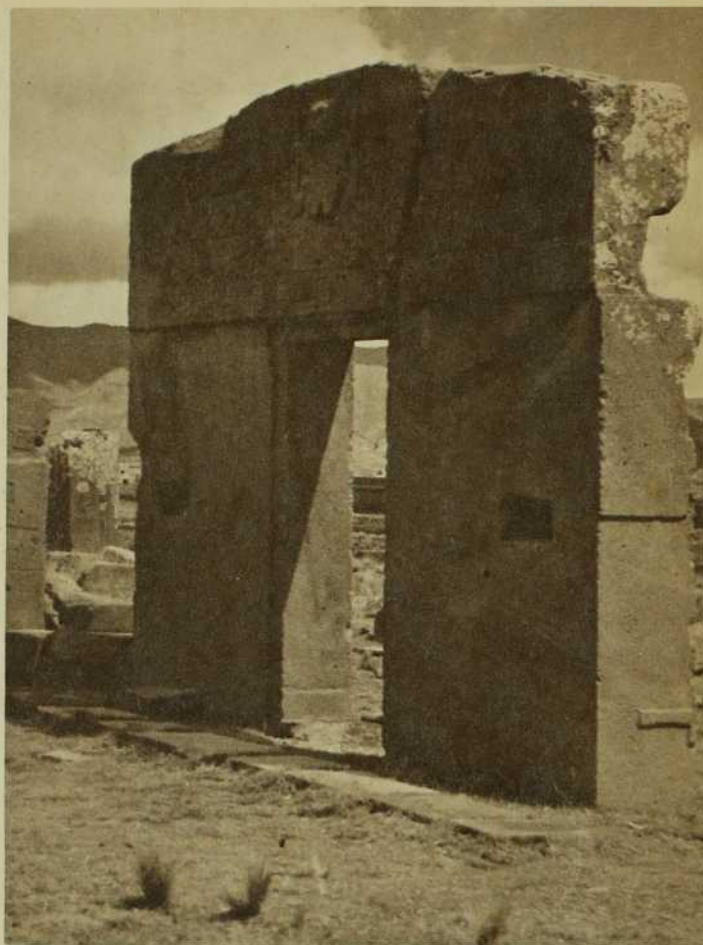
La conquête des Incas marque la fin de notre propos. Il fallait, pour comprendre la mentalité indigène, ressusciter d'abord ce monde préincasique. Baudin l'a bien dit, la psychologie de l'Indien donne la clé à son histoire. Mais il importe, pour y parvenir, d'abandonner les critères européens et de nous soumettre à la domination du milieu grandiose et obsédant où est né l'Empire des Incas. Si nous parvenons à communier avec cette nature andine tragiquement nue et monotone au premier abord, nous la verrons avec les yeux de l'Indien: « elle se peuplera d'êtres innombrables; un ordre divin s'établira. » Tout sera rite et discipline. Alors nous serons capables de comprendre le Bolivien, ses institutions et son histoire.

Si, à mon retour au Canada, j'apporte dans mes bagages des pièces de tissus ou des poteries finement décorées, il y aura aussi quelque chose d'invisible. Appelez-le sagesse ou souvenir.

Sœur Françoise-de-Chantal, m. i. c.

Inspiré de:

Nueva Historia de Bolivia par Enrique Finot.



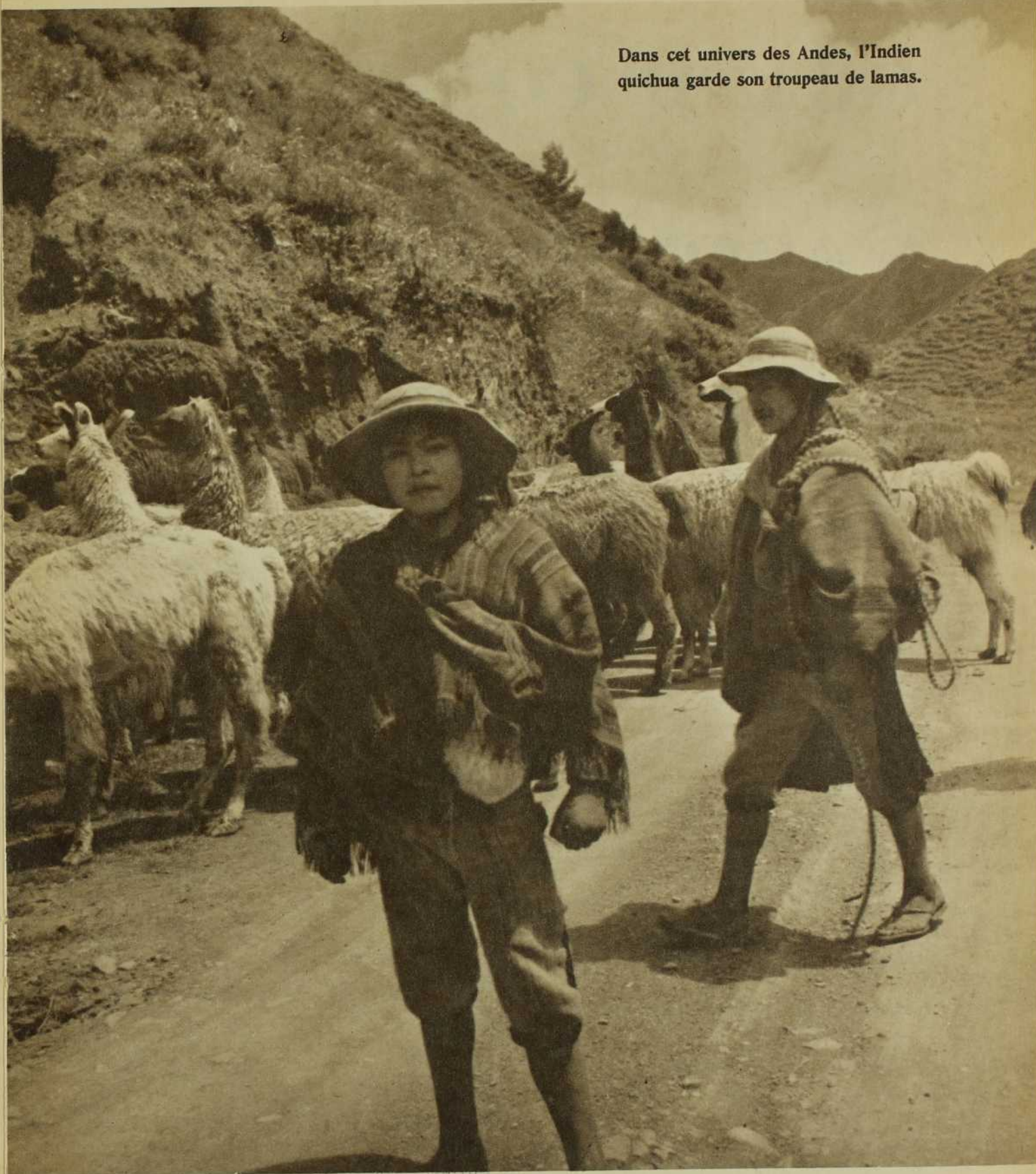
La célèbre porte du Soleil.

Photos Canadien Pacifique



Tribu indienne primitive. On ne saute pas facilement de l'âge de pierre à l'âge interplanétaire.

Dans cet univers des Andes, l'Indien quichua garde son troupeau de lamas.



GRAND CONCOURS

D'ABONNEMENTS...

Lisez et faites lire **LE PRECURSEUR**

CETTE REVUE

- Contribue à développer l'esprit missionnaire
- Aide à mieux comprendre les hommes sur la Terre des Hommes
- Bref, apporte détente, culture et rend présente la mission d'aujourd'hui

Acceptez de faire

MONTER la COURBE

de nos **ABONNÉS**



Vous voulez participer à notre
concours d'abonnements au
PRECURSEUR
et gagner un *prix* ?

1er prix: une descente de lit en
peau de lama (Bolivie).

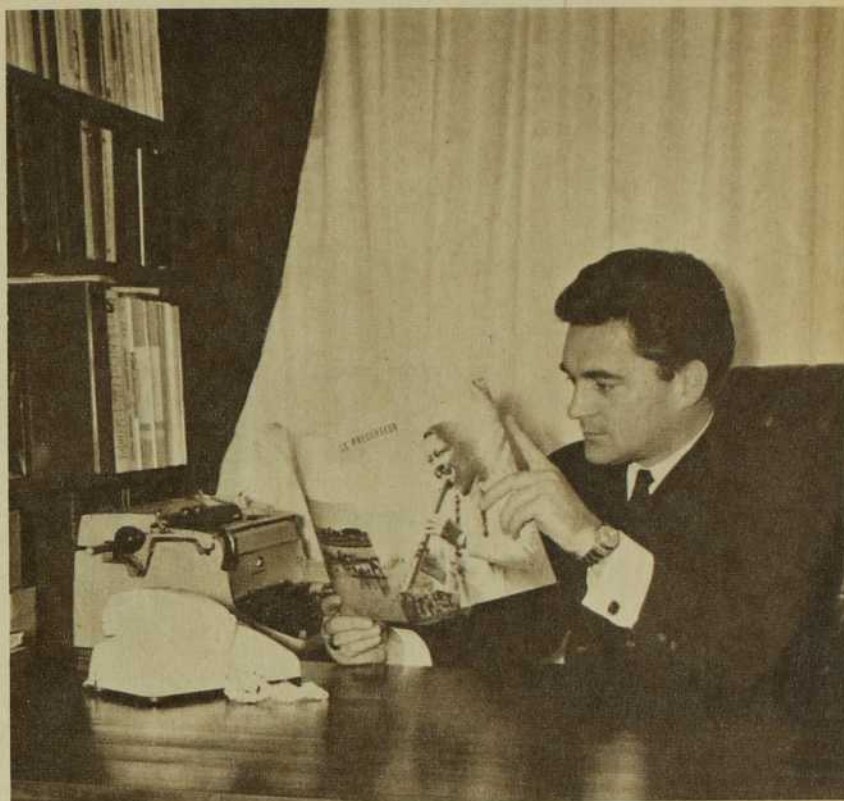
2e prix: une magnifique robe
de chambre pour hom-
me en soie chinoise
(Hong Kong).

3e prix: une assiette décorative
incrustée de nacre.

CONDITIONS:

Trouver *1 nouvel abonné* donne
1 chance.

10 nouveaux abonnés
10 chances.



TIRAGE: le 1er mai 1967.

Offrez *Le PRECURSEUR*
comme cadeau d'anniversaire.

Qui ne peut recueillir



un abonnement nouveau ?

(Prix de l'abonnement indiqué en première page)

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom du nouvel abonné

Adresse

souscrit ou offert par:

Le **PRÉCURSEUR**

2900 Chemin Sainte-Catherine, Montréal 26.

Le **PRECURSEUR** compte sur votre amitié et vous dit **MERCI.**

UN CHEMIN DE CROIX AU "CERRO"

En vue d'une plus intime union à la passion du Sauveur, il est de tradition de faire à Catavi le Vendredi Saint, un chemin de Croix solennel dans la montagne. Un appel musical approprié jaillit du haut-parleur placé dans le clocher et convie les fidèles à cet exercice, comme d'ailleurs à toutes les prières communautaires. Les paroissiens accourent à l'église et se préparent dans une prière individuelle à commémorer le souvenir de la passion et de la mort du Seigneur. A l'heure indiquée le défilé s'organise. C'est très typique et ne ressemble en rien au chemin de Croix de nos lieux de pèlerinage canadien.

Une statue de la Vierge, grandeur naturelle, ouvre la procession qui se dirige vers le *Cerro* (la montagne). Revêtue de vêtements de deuil, cette statue est placée sur un brancard soutenu par des soldats de l'armée de Catavi. Suit une lourde croix d'environ 15 pieds de longueur portée par les membres de l'armée. Enfin la philharmonique fait retentir les instruments de cuivre, ce qui intensifie

le caractère lugubre et mélancolique de la procession. La participation active de la foule se manifeste par des prières litaniques. Tout au long du trajet la vue de cette foule priante me reporte au Mont-Royal où s'exprime aussi tant de foi et de piété.

Quand commence l'escalade des pentes abruptes, le souvenir du chemin de Croix dans les jardins de l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal devient plus vivace. Mais à la vérité, aucune comparaison possible. Ici, à Catavi, ni personnages sculptés dans la pierre, ni fleurs, ni tapis de verdure; mais parsemées ici et là dans la montagne dénudée de simples petites croix blanches marquent l'endroit des 14 stations. Non, pas de parallèle possible avec le Mont-Royal, sauf le sentier sinueux et montant.

A chaque arrêt, le Père Brault, o.m.i., commente le mystère que propose à notre méditation la station

Tout Catavi est là.



Une statue de la Vierge, revêtue de vêtements de deuil, ouvre la procession.



La lourde croix noire portée par les membres de l'armée.

du chemin de la Croix. Et la foule reprend l'ascension de la montagne, symbole du Calvaire en la circonstance. L'on s'arrête longuement à la 10e station située sur le pic le plus élevé. Puis on redescend en rencontrant les 13e et 14e stations. A une 15e station, figurant la Résurrection, l'on dépose la lourde croix noire, et dans une homélie, le Père Curé rappelle le grand mystère de la victoire sur la mort. « Le Christ est ressuscité. » Pâques succède au Vendredi Saint. Le prédicateur développe avec simplicité le thème : « Le Christ est la Vie ». Nos Indiens ont besoin de ces cours catéchétiques simplifiés et le Révérend Père Curé ne manque pas d'occasion d'instruire ses paroissiens.

Après ce chemin de Croix qui a duré trois heures et auquel tout Catavi a pris part, l'on revient chez soi heureux de s'être uni par la prière et la méditation à la passion du Christ. Il n'y aurait pas pour les Indiens de vraie célébration du Vendredi Saint sans ces démonstrations paroissiales dans les rues de Catavi. C'est une coutume qui se transmet de génération en génération.

Mon premier Vendredi Saint à Catavi demeurera inoubliable, et ce chemin de Croix dans la montagne m'a fait prendre conscience plus vivement du mystère de notre salut.

Sœur Céline Trudeau, m.i.c.

La philharmonique de Catavi. A l'arrière-plan la montagne dénudée, symbole du Calvaire.

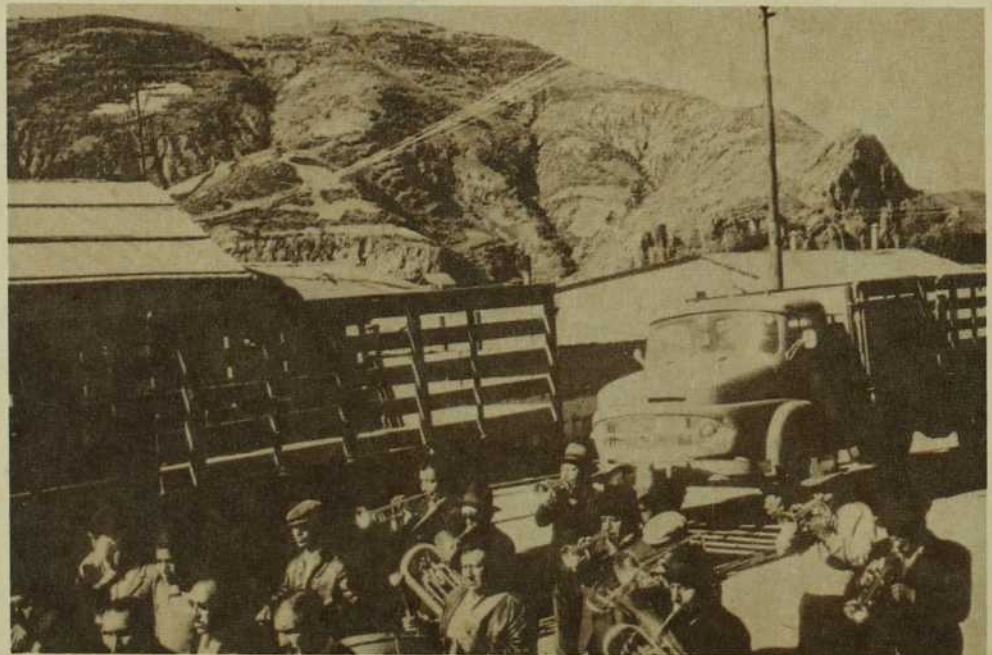




Photo El Imparcial

DES PANIERS ENCORE PLUS DE PANIERS!

*Le pain de chaque jour dépend
de ceux qui sont pleins.*

La femme et le travail

On reconnaît que 90% des femmes de la classe populaire, au Guatemala, assurent la subsistance de leur foyer. Les statistiques montrent avec un froid réalisme la situation économique-sociale de notre peuple où le sexe féminin est le véritable pilier des familles nombreuses et de condition modeste. Le gros de la main-d'œuvre féminine se concentre dans la capitale: les femmes y sont employées dans le service domestique et dans le commerce au marché. En 1960, le recensement de la population économiquement active, de sept ans et plus, dénombreait 76,676 domestiques et 23,546 vendeuses.

Extrait d'un reportage de Blanca Luz Rodriguez sur le travail féminin au Guatemala. Traduit de l'espagnol et reproduit du journal *El Imparcial*.



Photos El Imparcial

Femmes de tous âges vendeuses a





s au marché municipal.



Situation au marché

A la capitale, la source de distribution des aliments se trouve sur les marchés municipaux et leurs ramifications où affluent chaque jour des vendeuses de toutes espèces de légumes, fruits, grains, épices, fleurs, etc. apportés directement du lieu de production ou bien achetés pour être revendus au marché de Guatemala Ciudad. Femmes de tous âges, mères de famille, arrachent ainsi leur nourriture et celle de leurs enfants. L'irresponsabilité de l'homme apparaît évidente si l'on considère la femme vendeuse: souvent elle attend un enfant, en tient un dans ses bras et un autre plus vieux par la main quand il ne court pas à travers les paniers de tomates et de mangues.

Un marché modèle

Nous avons visité d'abord le marché de la paroisse qui occupe, rue Martin, un site spacieux et bien disposé. On y voit un alignement de 374 boutiques en bois séparées les unes des autres par un mur de ciment. Ce centre commercial de la zone 6 comprend 53 boucheries, 11 restaurants, 90 merceries et lingerie, 39 épicerie. Ajoutez à cela le commerce de 150 vendeuses ambulantes qui passent chaque jour: 80% du personnel de ce marché sont des femmes qui travaillent dur de 6 heures du matin à 6 heures du soir vendant toutes sortes de produits, et cela depuis l'ouverture du marché paroissial en 1955. A mon avis cet établissement est un modèle de propreté et d'ordre.

Types de vendeuses indigènes

Maria Elena Pirir, jeune femme indigène de race *pocoman* et mère de cinq enfants, vient du canton de Lo de Bran Mixco. A son étalage de paniers disposés sur le sol, on trouve des melons et des tomates de l'est du pays: *pacayas*, piments du Chili et autres légumes verts des diverses régions. Non loin d'elle, dans un coin discret, repose son bébé de trois mois, bel enfant très propre et rayonnant de santé. Maria Lina a laissé ses autres enfants au soin de sa mère à Lo de Bran Mixco d'où elle voyage régulièrement. Son mari confectionne des matelas; il avoue que sa femme l'aide à faire face aux dépenses de la maison.

Depuis dix ans, Juana Batz, originaire de Totonicapan et mère de cinq enfants, vend des épices au marché de la paroisse. Les petits jouent autour d'elle courant entre les sacs si attrayants de sésames, clou de girofle, orge, graisses, baume, avoine, rocuyer en graines, fleurs de sureau, pépins de melons, enfin d'un tas de plantes médicinales que le peuple recherche et dans lesquelles il a une foi bien ancrée: camomille, grande sauge...

En tête du commerce, la boucherie

A de solides crochets de fer sont suspendus de gros quartiers de bœufs. La senora Marta Alicia Garcia de Espana se tient à l'arrière de l'étal, souriant aux clients qui demandent une livre de viande pour cuire, une livre de *cucucha*, très tendre... L'acheteur optimiste se sert toujours du même adjectif pour demander ce qu'il y a de meilleur: *suave*. La senora Espana a trois enfants dont l'un d'âge scolaire et deux petits qu'elle confie à sa belle-sœur qui demeure dans la zone 3. Tout près de ce poste nous accueille Mme Maria Contreras, vendeuse depuis 20 ans. Elle s'entretient avec un client tout en caressant sa petite fille Edna qui aime beaucoup regarder travailler sa grand-maman. « Les temps sont difficiles, la viande rare, nous dit dona Maria. A peine vendons-nous un quartier de bœuf par jour. »

Notre marché central

« Des femmes travailleuses comme moi, nous dit Juana Giron, devraient avoir le même salaire que celui qui est en *haut* (dans l'échelle sociale). » Vendeuse de fleurs depuis plusieurs années au marché central, c'est une femme dynamique, inlassable, lutteuse qui s'enorgueillit d'avoir bataillé pour évincer l'élément communiste du centre même. Au milieu des récipients pleins de roses, de glaïeuls de toutes nuances, de chrysanthèmes, de myosotis et de bottes d'asperge fine, elle prépare avec art des gerbes pour n'importe quelle occasion. C'est une fleuriste experte que la senora Giron et qui n'a rien à envier aux professionnels. Juana raconte que son mari est sans travail; elle-même, bien que déçue par les longues années de lutte politique où les affaires n'allaient pas très bien, doit pourvoir aux besoins des sept enfants qui lui restent de ses quatorze maternités. Elle habite la zone 7. Une des filles fait ses études d'infirmière à l'Institut Roosevelt, l'autre s'occupe de la cuisine et des soins du ménage.

Entre les monticules de fruits: bananes, ananas, melons, avocats et pommes, nous reçoit Maria de Godinez, locataire depuis 30 ans au marché central. Elle n'a pas d'enfant mais élève ses quatre filleuls. Elle habite un des logis en série de la zone 5. Son mari est au service de *Pesas* de la municipalité principale. A causer avec elle, on découvre son courage, sa volonté de lutter pour une vie meilleure. « La femme est plus responsable que l'homme, déclare-t-elle, parce que généralement elle est plus constante. L'homme gagne de l'argent mais par malheur il le mange... c'est pour cela qu'il y a tant de misère. »



Fillette de Totonicapan.

Les gosses du marché

Au Guatemala, l'un des 120 pays classés sous-développés, les enfants s'incorporent aux travailleurs à 12 ans et moins. Le salaire moyen d'une personne est de \$2.00 par semaine, ce qui ne permet pas de satisfaire aux besoins fondamentaux de l'existence; l'enfant doit donc apporter au foyer les quelques sous qu'il gagne chaque jour grâce à la Providence ou à son ingéniosité. Mais pendant que la mère travaille, beaucoup d'enfants, les plus jeunes surtout, vivent de « l'air du temps ». Les plus grands flânent. Ils restent non scolarisés et sans travail, candidats à un avenir sans honneur par suite de l'instabilité du foyer et de la carence de lois effectives protégeant l'enfance. L'enfant a été victime du déplacement des paysans vers la ville laquelle

prétendait s'industrialiser. Dans les familles économiquement faibles on considère presque toujours les jeunes comme éléments de production, et ils sont exploités en ce sens.

Dans tous les marchés, nombreuses sont les petites filles qui se chargent des paniers des ménagères faisant leurs achats. Ces fillettes portent les marchandises jusqu'au véhicule stationné à l'extérieur. De cette façon elles gagnent 0.15 à 0.20 par cliente.

Au marché central, nous avons vu Marta Josefa Silvestre courir en criant derrière une dame qui avait fini ses emplettes: « Je porte le panier, Senora, je vous le porte jusqu'à la voiture. » Quand nous lui avons demandé si elle fréquentait l'école, elle a répondu qu'elle se joignait l'après-midi au groupe écolier Centraméricain no 1.

Blanca Estella Hernandez, 14 ans, a terminé ses études en 4e année du cours primaire afin d'aider les siens. Elle travaille tous les jours au marché central comme porteuse de paniers et contribue avec son père, menuisier, et sa mère, buandière, au soutien de six petits frères.

Blanca Soto, 12 ans, porte aussi les paniers. Avec un certain sourire narquois, elle affirme qu'elle va à l'école du soir de Jocotales. Elle a trois frères.

Le marché central héberge une population dense et joyeuse en plein centre de la capitale: 931 locataires dont 90% sont des femmes. De nombreuses vendeuses ambulantes arrivent poussant une voiture d'enfant, car la garderie la plus proche est la no 3 qui reçoit en outre les locataires du marché de Colon. Pour cette raison et aussi à cause de leur apathie, les mères ne confient point leurs enfants au personnel spécialisé de la garderie. C'est dire que les enfants fourmillent en ce centre commercial. Ils trottaient entre les poubelles et les paniers de légumes, mangeant des mangues ou partageant le plat de *publique* préparé par la maman.

Un monde de poulets et de betteraves

C'est un nombre infini de gens et de paquets qui pullulent et grouillent autour de gros camions remplis de provisions venant des coins les plus reculés de la République; on les décharge au marché de *La Terminal* où les grands corridors, les cours intérieures, les gradins servent de théâtre aux marchandes. Une profusion de légumes, de fleurs et de fruits s'y vendent à plus bas prix que dans les autres centres; c'est pourquoi, dès les premières heures du jour, les vendeuses se rencontrent pour

acheter ce que plus tard elles revendront au détail dans les petits centres commerciaux.

Dans la cour destinée aux vendeuses de volailles, nous avons vu Julia Avendano qui occupe ce poste depuis 25 ans. Elle demeure à la capitale avec son mari et ses huit enfants dont un seul travaille. « Et ton mari ? » avons-nous demandé. « Il a un demi-emploi, dit-elle. La vie est dure; les affaires ne marchent pas toujours bien parce que les gens n'ont pas d'argent. Les animaux ne sont pas si bon marché. » En arrière d'elle, dans une vaste cage, plusieurs lapins clapissent et sautent tandis que dans leur coin les poules et les canards attendent patiemment leur tour.

L'indigène Ignacia Laroj (Nacha pour ses clients) travaille depuis 15 ans dans une épicerie du marché *La Presidenta*. Près d'elle, ses petites filles pèsent le sucre, les fèves, la graisse et le riz. Tous les jours elles font la navette entre le poste appelé *La Esperanza* et celui que dirige leur père Valentin Ampmai. Les enfants de Nacha, simplement vêtus mais soignés dans leur mise, vont en classe l'après-midi.

Au marché *La Presidenta*, on compte 102 postes permanents, 48 boucheries, 15 cuisines et 119 comptoirs. Le marché s'anime davantage les mardis et jeudis, jours où les maitresses de maison arrivent de très bonne heure pour faire leurs emplettes. Les femmes forment 80% des locataires de ce centre tandis que 100% des porteuses de paniers sont des fillettes.

Le problème des enfants

La femme du peuple au Guatemala est vaillante, ardente au travail et très consciente de ses obligations. Son problème principal se ramène à ceci: comment assurer le pain quotidien à un foyer mal constitué où en général, l'homme adonné à la boisson, n'apporte aucune collaboration? C'est elle qui fait face à toutes les dépenses et conduit la maison. Le Service d'Assistance et du Bien-Etre social a étudié ce problème: il a créé des centres sur le modèle de la Maison de l'Enfant, garderie remarquable par l'ordre, la propreté et une organisation adéquate. Nous avons visité la garderie du marché de *La Presidenta*. Elle est dirigée par une spécialiste en la

Au marché de la paroisse les femmes forment 80% des locataires...





Un coin du marché particulièrement parfumé.

... tandis que 100% des porteuses de paniers sont des fillettes.







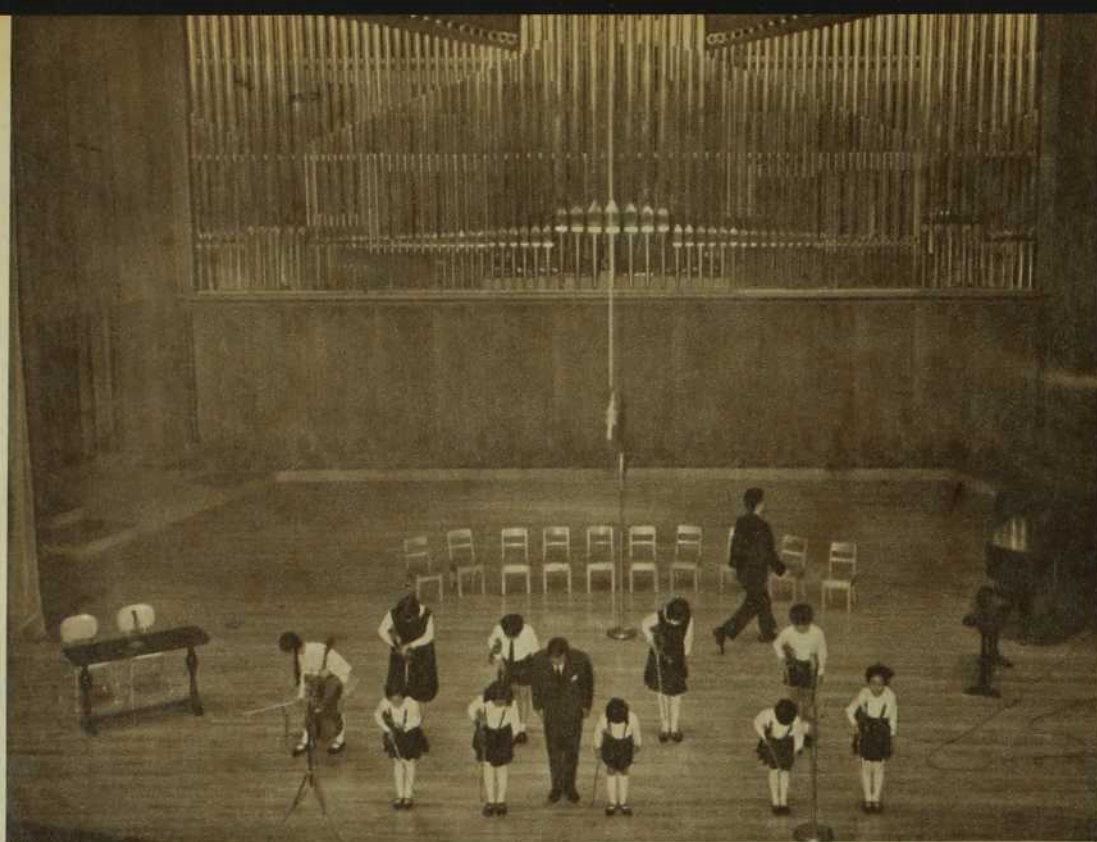
Par son sourire la travailleuse sociale se fait l'amie des bébés guatémaltèques.

matière, Albertina De Leon, et abrite 234 enfants répartis en 7 sections. Etablissement fonctionnel, très vaste, conçu selon les lois de l'hygiène et de l'esthétique. Depuis la pouponnière et la clinique médicale jusqu'à la cuisine, la dépense, la salle de représentations, la terrasse et les classes, tout révèle le souci du maximum d'efficacité. Le service dentaire même est attrayant par l'agencement harmonieux des couleurs.

Nous avons demandé à la directrice si les enfants qu'elle accueille sont ceux des locataires de ce marché. Elle a répondu: « En dépit de tous les efforts des travailleuses sociales, nous n'avons pu obtenir que les mères indigènes nous envoient leurs enfants; elles refusent de nous les confier et préfèrent les garder près d'elles dans de petits berceaux ou à jouer entre les paniers et les poubelles. »

La travailleuse sociale enquête sur la situation économique de chaque cas et détermine la part de collaboration à exiger laquelle n'excède jamais

2 *quetzal* (\$1.00) par mois. Ni le coût minime de la pension ni les facilités offertes n'ont décidé les mères indigènes. Elles s'imaginent qu'on veut leur enlever leurs enfants ou qu'ils vont mourir de faim là-bas. C'est la peur, une peur incontrôlable, qui fait qu'elles préfèrent parfois voir souffrir leur enfant plutôt que de l'amener à ces centres bien organisés. Pour maintenir ces services, il a fallu accepter les enfants du *barrio*, même si les mères ne travaillent pas au marché. Trois mamans et sept gardes-bébés ont la charge de 234 petits pensionnaires. La diète est soigneusement balancée par une technicienne. D'ordinaire, dans les familles, les mets que l'on donne aux jeunes enfants sont à base de maïs. Ce régime a pour effet une carence de vitamines qui est bien plus la cause de la mortalité infantile au Guatemala que la sous-alimentation. Le problème le plus pressant de l'heure reste donc comment apprivoiser les mamans à l'idée de confier leurs enfants à ces garderies modèles plutôt que de les laisser pousser à travers les paniers et les poubelles?



Qui sont les enfants Suzuki ?

par Sœur Marie-de-la-Rédemption, m.i.c.

Nous ne l'ignorons plus puisque le public mont-réalais a eu l'occasion d'apprécier leur musicalité prodigieuse ce 17 octobre dernier, en la Salle Claude-Champagne.

A l'invitation de M. Alfred Garson, M. Shinichi Suzuki, avec dix de ses élèves âgés de six à seize ans, présentaient un concert d'une qualité d'exécution étonnante pour des violonistes de cet âge.

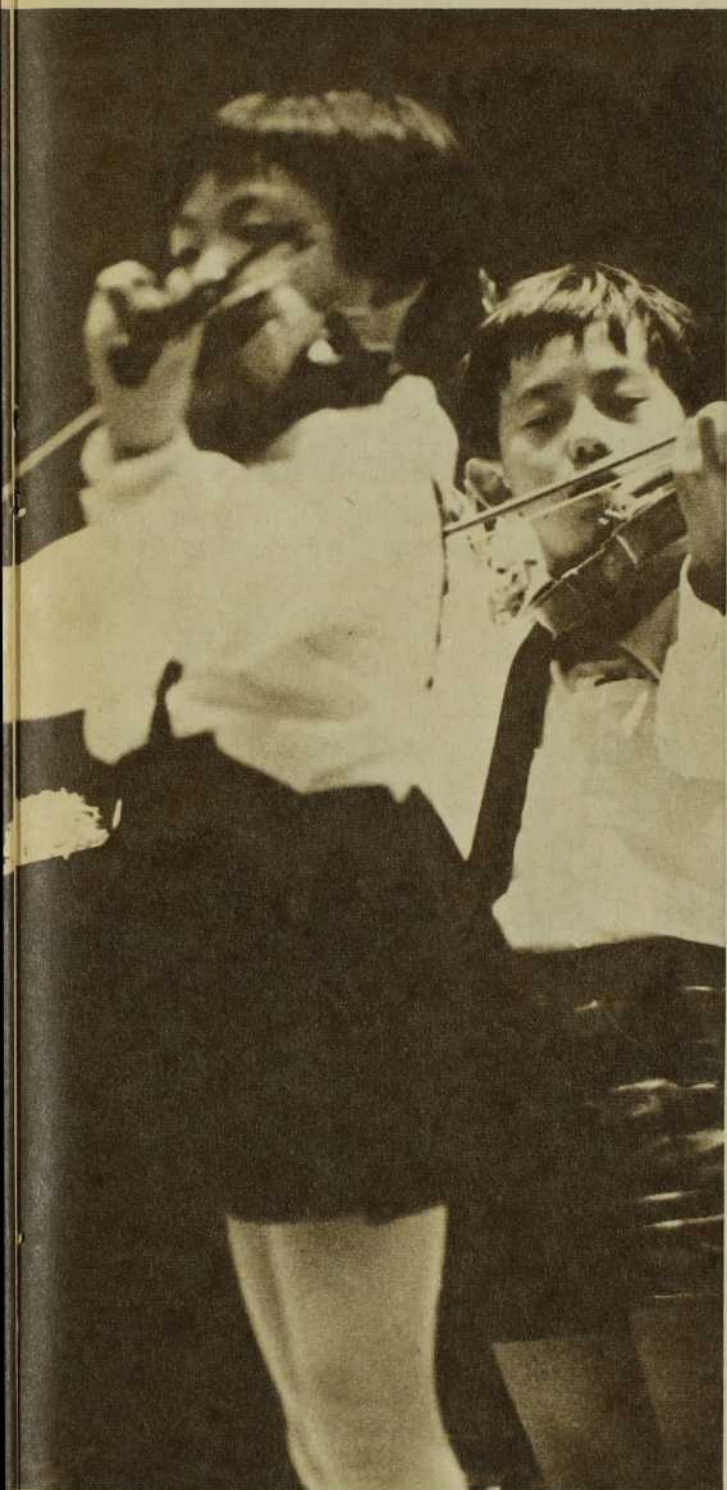
Une séance spéciale avait été réservée aux professeurs et éducateurs. M. Suzuki, cet exceptionnel pédagogue du violon, y démontra, à sa manière simple et persuasive, l'originalité de sa méthode qui prévoit le début des études dès l'âge de trois ans. « Les enfants qui font partie de cette tournée, disait-il, n'ont pas été choisis pour leur talent musical extraordinaire. Ils ont été pris au hasard parmi

les 6,000 de mes élèves. » Les procédés de M. Suzuki semblent révolutionnaires, mais en fait ils sont basés sur des principes élémentaires de psychologie infantine.

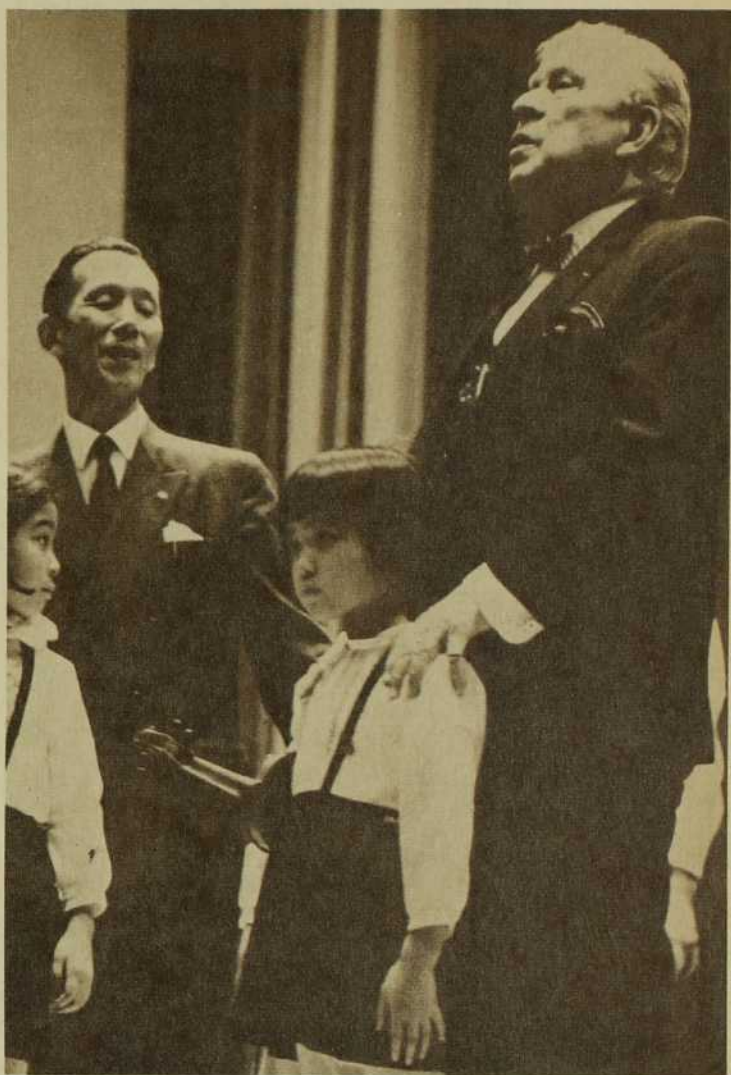
Avant même de commencer l'étude de l'instrument, M. Suzuki exige l'audition de disques à la maison. « Les premières leçons sont données d'abord à la mère » a-t-il expliqué en souriant. « Elle accompagne l'enfant au studio une fois par semaine; après quatre cours elle joue déjà une mélodie. Les heures de pratique de la maman éveillent chez le petit le goût de l'archet. On lui donne alors un instrument adapté spécialement à sa grandeur. Durant les deux ou trois premières années, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'élève ait acquis un minimum de technique, aucune musique imprimée n'est utilisée. Tout ce que l'élève apprend, il l'apprend de mé-







Photos G. Patoine



Maitre Wilfrid Pelletier, D.M., félicite M. Suzuki et les jeunes artistes.

Quelques-uns des virtuoses japonais, à la salle Claude-Champagne de l'école Vincent-d'Indy le 17 octobre dernier.

moire. » Les leçons se déroulent sans la moindre contrainte, des rapports des plus sympathiques ayant été établis entre l'élève, les parents et le maître.

Le progrès étant extrêmement rapide, l'élève arrive bientôt au répertoire et M. Suzuki ne choisit que les plus grands compositeurs: Bach, Haendel, Vivaldi, etc.

Au Japon la méthode Suzuki compte des milliers et des milliers d'adeptes. Il arrive souvent que l'on présente des exécutions publiques où des centaines de jeunes violonistes, de quatre ou cinq ans, jouent à l'unisson, avec un archet et une justesse impeccables. Ceux qui ont eu le privilège d'entendre les enfants Suzuki à Montréal ont pu se rendre compte de la précision et de la musicalité du jeu de ces jeunes dans les œuvres suivantes:

Concerto no 1 en LA mineur: J. S. Bach
1er mouvement (Solo: Hitomi Kasuya, 7 ans)

Allegro con fuoco: F. M. Veracini
du Concerto-Sonate en MI mineur
(Solo: Rie Ikeda, 7 ans)

Sonate en SOL mineur: H. Eccles
2e mouvement (par 6 élèves, groupe sénior)

Concerto en LA mineur A. Vivaldi
3e mouvement
(Solo: Takeshi Kurokochi, 8 ans)

Présent à cette représentation, M. Wilfrid Pelletier a remercié et félicité M. Suzuki de ses résultats obtenus et il a ajouté: « Vous avez développé chez ces enfants leur talent naturel comme une mère enseigne à parler à ses petits, mais surtout vous leur avez fait aimer ce monde merveilleux de la musique. »

Le concert terminé, Mme Katsuyo Suemitsu, accompagnatrice, rencontra dans les coulisses quelques religieuses de notre Congrégation, amies intimes de sa famille. Surprise et émue, elle retrouvait parmi elles son premier professeur de musique à Kagoshima. Diplômée du Conservatoire de Tokyo, Mme Suemitsu enseigne maintenant le piano dans cette ville. Son frère, M. Kenji Mochizuki, coordonnateur de cette tournée de trois semaines aux Etats-Unis et au Canada, partagea sa joie de revoir d'anciennes missionnaires du Japon.

Ce qui distingue le professeur Suzuki et sa méthode, c'est le fait qu'il s'adresse à tous les enfants du monde entier, sans exception. Il n'attend pas que l'enfant ait montré des dispositions particulières pour la musique mais au contraire il va au-devant, convaincu que la musicalité est une chose qui s'acquiert, « comme on apprend sa langue maternelle ».



Yukari Tate, 16 ans, soliste dans le 1er mouvement du Concerto en RE majeur de P. Tchaikovsky.

Photos G. Patoine



Mme Katsuyo Suemitsu, accompagnatrice, et son frère, M. Kenji Mochizuki, rencontrent avec joie Sœur Saint-François-Xavier et Sœur Marie-des-Archanges anciennes missionnaires à Kagoshima.

PHILIPPINES

LES CHEVALIERS DE L'AUTEL

par Sœur Marie-Pia, m.i.c.

Voici une nouvelle qui réjouira les cœurs apostoliques: cinq de nos chevaliers de l'autel sont entrés au séminaire cette année pour leur « High School »; Rolando, minuscule de taille, teint clair, poli, doux et souriant, au sens aigu des responsabilités; Antonio, brun et vigoureux, sérieux comme un maître de cérémonie quand il exerce de jeunes acolytes, mais bruyant aux jeux et organisateur dynamique de tous les projets du groupe; je n'en

finirais plus d'énumérer les caractéristiques de Ramon, de Francis et de Jose.

Ce départ pour le séminaire San Jose de Manille comble de joie tous les « servants de messe » de l'Académie de Gagalangin. Et pour l'Eglise philippine de demain quel réconfort! Bien qu'elle se fortifie de jour en jour, notre Eglise doit faire face à une situation complexe qui provient du manque de





Le basket-ball est populaire même chez les séminaristes.

prêtres autochtones. Il reste que l'apport des prêtres étrangers est appréciable: les trois quarts du clergé sont formés de missionnaires venus de pays plus favorisés que le nôtre en vocations sacerdotales. La pénurie du clergé local demeure donc un problème aigu pour l'Eglise philippine.

Les récentes statistiques donnent en moyenne un prêtre pour 7,000 âmes. Telle paroisse de 5,000 catholiques bénéficie du ministère d'un seul prêtre. Et ce n'est pas une exception. Tel évêque n'a que 62 prêtres pour desservir une population catholique d'un million.

Pourquoi l'appel du Seigneur ne trouve-t-il pas plus d'écho dans nos Iles? La multiplicité des obstacles à surmonter, dont le plus courant est la pauvreté matérielle des parents, explique le petit nombre de jeunes gens qui arrivent au sacerdoce. Comment obtenir le consentement des parents à l'internat quand le budget familial suffit à peine aux nécessités de la vie? Et l'on ne peut accorder une instruction gratuite à tous les candidats. Les vocations sacerdotales sont donc liées à ce problème humain « d'argent »... et les jeunes garçons voient leurs aspirations au sacerdoce paralysées à cause de ces biens terrestres!

Le décret conciliaire *Optatum totius* concernant la formation des prêtres a retenti à l'Académie de Gagalangin. Cette invitation, adressée aux maîtres et à tous ceux qui s'occupent de l'éducation des enfants et des adolescents, a joué le rôle de stimulant et est à la racine d'un grand mouvement en faveur des vocations religieuses et sacerdotales. Nous aiderons d'abord par les moyens traditionnels: la prière et la pénitence; ensuite par une catéchèse adaptée qui expose la nécessité, la nature et l'excellence de la vocation sacerdotale. Par là, nous rejoignons un autre décret conciliaire *Presbyterorum ordinis*: « Dans les prédications, la catéchèse et les revues, il est nécessaire de faire connaître abondamment les besoins de l'Eglise locale et universelle... »

Rolando, Antonio, Ramon, Francis et Jose sont entrés au séminaire... mais persévéreront-ils? Ils en ont le ferme espoir, s'ils reçoivent notre collaboration spirituelle et matérielle. Le grand rêve de nos « enfants de chœur » d'hier se réalise au fil des jours au séminaire San Jose où avec enthousiasme et optimisme ils se plient aux exigences de leur formation sacerdotale!

MALAWI

THUMBI

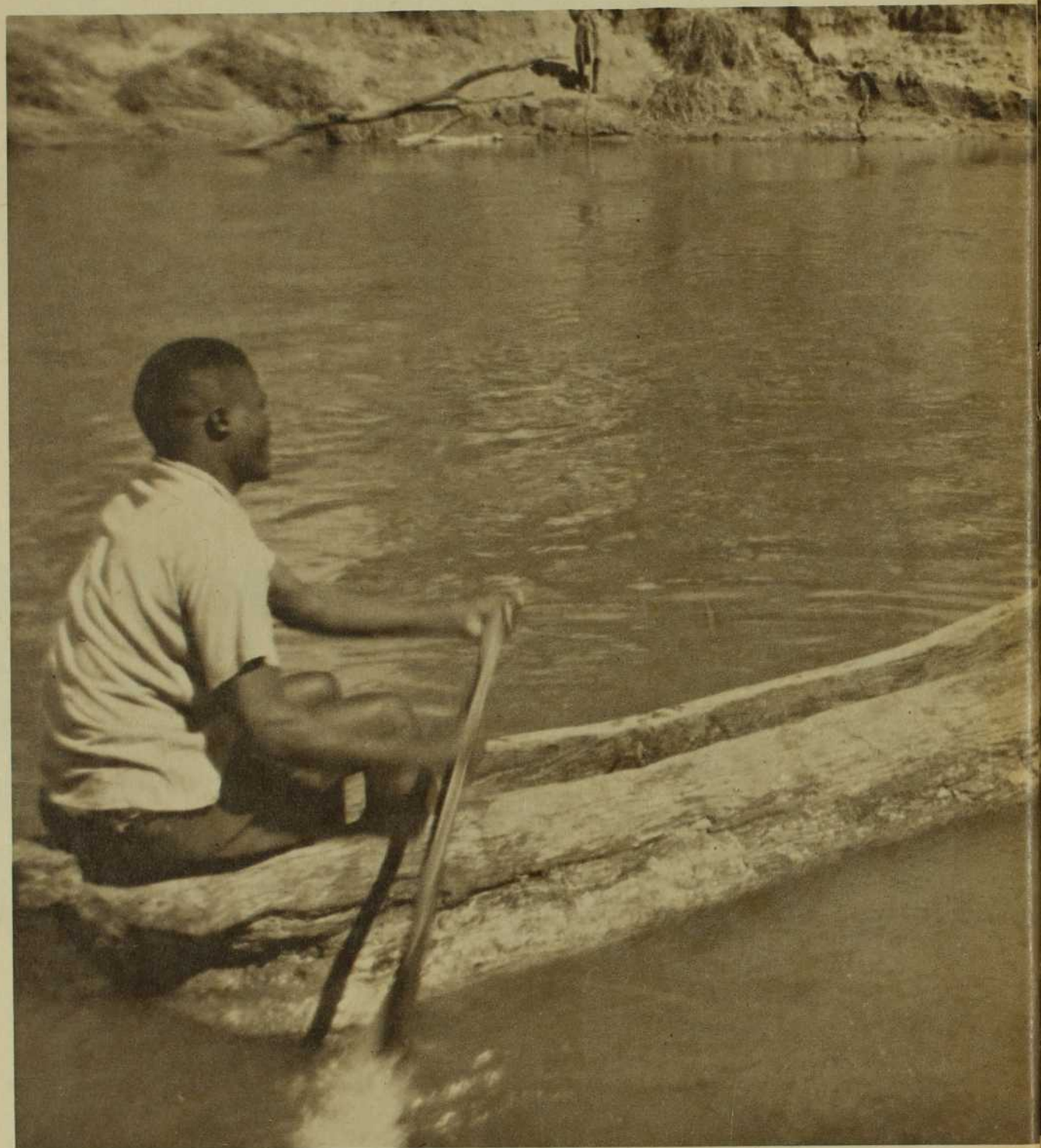


Photo Pawek

Le village de Thumbi devient, le mardi de chaque semaine, le « rendez-vous » clinique par excellence. Tôt le matin la voiture du Père Léger, p.b., s'arrête à la porte de notre dispensaire de Rumpi; l'on charge le minimum indispensable... et en route! Les 7 milles qui nous séparent de Thumbi sont souvent agrémentés d'incidents typiques comme par exemple la traversée d'un certain petit pont trem-

blant qui ne va jamais sans risque, sans serrement de cœur. Résistera-t-il aux pluies diluviennes de la prochaine saison? C'est l'invariable question que nous nous posons en le franchissant. La route cahoteuse rythme le reste du trajet.

Et nous y voilà... Quel accueil! Nous n'avons guère besoin de publicité. Les enfants accourent,

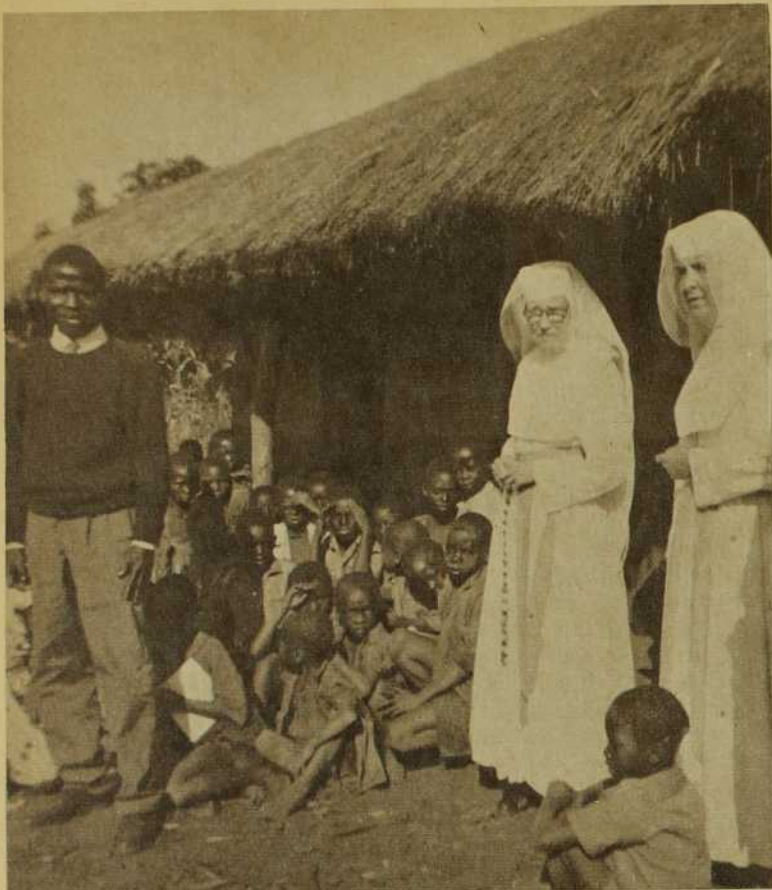


Tous les moyens sont bons pour se rendre à Thumbi.



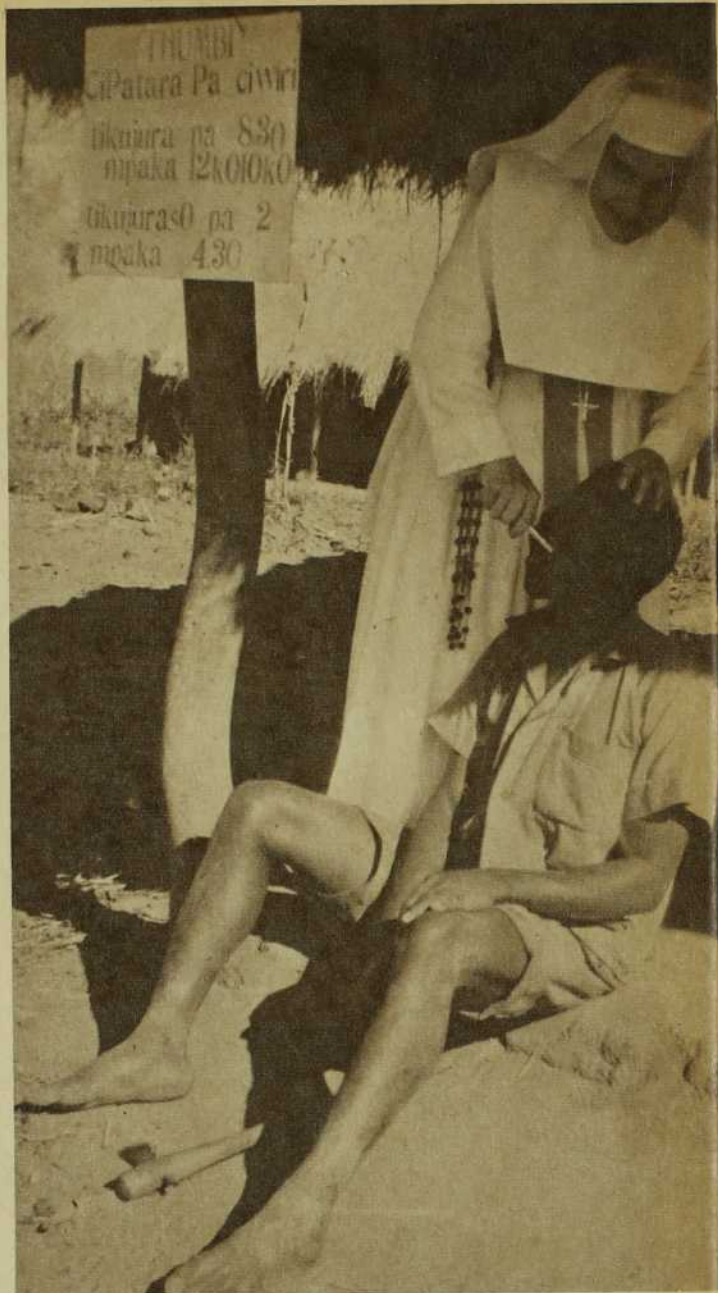
crient de joie, saluent de leurs mains levées. De nombreux malades font déjà la queue à la porte de la clinique. Nous avons maintenant des amis à Thumbi. Le premier jour, notre dispensaire n'a pas connu tant d'exubérance: quelques hommes seulement pour nous souhaiter la bienvenue et une trentaine de patients pour recevoir des soins. Pourquoi? C'est que l'ouverture en avait été fixée au 18; ces bonnes gens, en vrais paysans africains, ne nous y attendaient que le lendemain. Qu'est-ce qu'une journée de retard dans la brousse? Cependant la clientèle a monté en flèche dès la semaine suivante. Et depuis c'est un flot ininterrompu de souffrances physiques dissimulant souvent des misères morales plus grandes encore. Les cas sont variés: plaies, abcès, blessures, malaria, dysenteries, et même extractions dentaires que je réserve à la main ferme de Sœur Edith Faucher. A leur première visite les enfants toujours très nombreux, entrent au dispensaire le sourire aux lèvres, mais hélas! sortent la larme à l'œil. Ils se souviendront de l'aiguille impitoyable, et la prochaine fois il nous faudra la remplacer par des dragées vitaminées et miraculeuses...

A Thumbi, j'ai eu le bonheur d'ondoyer une gentille Nathalie. Le village ne compte que deux catholiques: un professeur et un bambin de 5 ans baptisé il y a quelque temps *in articulo mortis*. Comme on le voit la population catholique se réduit au minimum, c'est pourquoi depuis longtemps les Pères Blancs de Rumpi cherchaient un moyen d'approche. Et le meilleur moyen pour atteindre les âmes restera toujours de soigner les corps endoloris. C'est ainsi que commença l'histoire de notre poste médical. Le chef de ce village, perdu au cœur des montagnes du Malawi, accepta notre visite hebdomadaire et nous offrit, comme centre sanitaire, une maison de terre à toit de chaume, une habitation toute semblable aux autres. Le soleil pénètre joyeux par la porte et la petite fenêtre dans les deux pièces exiguës. Quelques caisses, deux tables, une chaise, un banc, voilà le mobilier; de plus une étagère rudimentaire, mais combien utile, est fixée par des cordes en fibres d'arbres aux troncs de palmiers qui soutiennent le toit. Le travail intensif qui remplit nos « heures de bureau » fait oublier l'installation sommaire. Les minutes s'envolent trop rapidement hélas. Malgré l'horaire rempli à craquer, vers 4 h. 30 il faut ranger seringues et médicaments pour reprendre la route de Rumpi. Le coup de main bénévole de Filipino, 5 ans, stimule et encourage à refaire les caisses. Quelle récompense pour le petit homme que des bananes et des biscuits! C'est avec tristesse que la foule qui nous entoure crie: « Au revoir, *Wamayi*, à la semaine prochaine ». Nous repartons fatiguées mais heureuses d'avoir



Sœur Saint-Basile et Sœur Yvette Caron devant le dispensaire de Thumbi.

Les extractions dentaires sont réservées à Sr Edith Faucher.



prodigué avec la thérapeutique le sourire de l'espoir. Car ce ne sont pas les maladies que nous sommes allées traiter à Thumbi, mais les malades; et ce contact étroit nous permet de mieux connaître le cœur généreux de nos gens et par là de les mieux aimer. Notre séance de consultations se déroule dans un climat de fraternité. Trente fois, cinquante fois le même salut s'échange: « Bonjour, comment vas-tu aujourd'hui? » Le cœur s'ouvre à la confiance, Dieu veuille qu'il s'ouvre à la foi!

Sœur Edith Faucher et moi n'avons qu'un regret: l'impossibilité de visiter d'autres villages oubliés

dans la brousse. Et nous nous surprenons, toutes deux à rêver d'une équipe médicale mobile. C'est Michel Quoist qui écrit: « Il est permis de s'accrocher à un bout de rêve pour se porter en avant, mais jamais pour s'éloigner du réel... » A la vérité un dispensaire ambulancier nous porterait en avant, dans la réalité souffrante des oubliés de la région. Oh! oui, je m'accroche à mon rêve: mon dispensaire de Thumbi, je le voudrais sur quatre roues!

Sœur Yvette Caron, m.i.c.

Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

CANADA

MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26
MAISON PROVINCIALE, 5550, rue Louis Colin, Montréal 8
NOVICIAT, Pont-Viau, Cité Laval
OUTREMONT, 314, Chemin Sainte-Catherine, Montréal 8
HOPITAL CHINOIS, 355 est, rue Faillon, Montréal 10
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception 236, rue Campbell
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière
GRANBY, 35, rue Dufferin
GRANBY, 50, rue Saint-Joseph
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, C. P. 358, Qué.
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain
OTTAWA, 30, Avenue Goulburn
PERTH, N.-B., C. P. 259
EDMUNDSTON, N.-B., 85, rue Victoria

ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street

HONG KONG

MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong
MAISON NOTRE-DAME-DE-L'ESPERANCE,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong
NOVICIAT, 125 Waterloo Road, Hong Kong

TAIWAN

KUANHSI, 83 Cheng I Lu, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China
SHIH KUANG TSE, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Republic of China
SUAO, 36 Chung Cheng Rd., Suao Hsien,
Taiwan, Republic of China
HSINCHU CITY, 49, Shui Yuan Street, Kuang Fu Li,
Taiwan, Republic of China

JAPON

KORIYAMA, 3-18 Toramaru, Koriyama shi, Fukushima ken
WAKAMATSU, 480, Sakae machi, Aizu Wakamatsu
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku

ITALIE

ROMA 0881, via Giacinto Carini, 8

MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar
AMBOHIBARY, Sambaina, Madagascar
ANTSIRABE, Paroisse Ste-Thérèse de Mahazoarivo
TANANARIVE, Tsaramasay
MAHABO, via Morondava

PEROU

PUCALLPA
LIMA, Escuela Maria de la Providencia,
Napo 1124, Azcona (Brena)

GUATEMALA

TOTONICAPAN, Colegio P. Betancourt, Guatemala, A.C.

BOLIVIE

SANTA CRUZ de la Sierra, Cardinal Cushing Business College,
Calle Lemoine, Casilla 70
COCHABAMBA, Academia Comercial, Calle Oruro No 3403,
Casilla 1667
IRUPANA, Hospital Nuestra Senora de la Providencia,
adresse postale: La Paz, casilla 2893
LA PAZ, Academia Santa Rita, casilla 2893
CATAVI, adresse postale: Oruro, casilla 434

CHILI

ANCUD, Colegio Inmaculada Concepcion, Calle Errazuriz,
Casilla 82

ILES PHILIPPINES

MANILLE, Immaculate Conception Academy, General Luna St.,
Intramuros
MANILLE, 2212 del Rosario St., Tondo
SAN JUAN, Provincial House, P.O. 3400, Manila
LAS PINAS, Rizal
MATI, Davao Province
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall, Florentino Torres St.
PADADA, Davao Province
BAGUIO City, 73 Padal, Box 83

ANTILLES

LES CAYES, HAITI
LES COTEAUX, Haiti
ROCHE-A-BATEAU, Haiti
PORT-SALUT, Haiti
CAMP-PERRIN, Haiti
MIREBALAIS, Haiti
LIMBE, Haiti
CAP-HAITIEN, Haiti
CHANTAL, Haiti
TROU-DU-NORD, Haiti.
PORT-AU-PRINCE, Orphelinat, Cité no 2, C. P. 1085, Haiti
PORT-AU-PRINCE, Noviciat, Cité no 2, C. P. 1085, Haiti
CROIX-DES-BOUQUETS, C. P. 1291, Haiti
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boite postale 2213 B, Port-au-Prince, Haiti
LA BOULE, C. P. 1085, Haiti
HINCHE, Haiti

COLON, apartado 21, Province de Matanzas, Cuba

AFRIQUE CENTRALE

KATETE, St. Teresa's Parish, Champira P.O., Malawi
MZAMBAZI, St. John's Parish, Eutini P.O., Malawi
RUMPI, St. Patrick's Parish, Rumpi P.O., Malawi
KARONGA, St. Mary's Parish, Karonga P.O., Malawi
KASEYE, St. Michael's Parish, Chitipa P.O. Box 100, Malawi
NKATA BAY, Nkata Bay P.O. Box 9, Malawi
MZUZU, Mzuzu P.O. Box 24, Malawi
MZIMBA, St. Paul's Parish, Mzimba P.O., Malawi
FORT JAMESON, P.O. Box 107, Zambia
KANYANGA, Lundazi P.O., Zambia
NYIMBA, Sacred Heart Hospital, Nyimba P.O., Zambia
CIKUNGU, Kazimuli P.O., Zambia

Étalage de poterie à Chichicastenango, Guatemala. Photo Stein, Guatemala Ciudad

